

Les neutres hétéroclitiques  
en *-r/-n-* et les noms de la  
« main » en grec

Mémoire de licence d'Albin Jaques

Sous la direction de Prof. Claude Sandoz

Expert : Prof. Rudolf Wachter

# Table des matières

<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>- 2 -</b>
<b>INTRODUCTION :</b> .....	<b>- 3 -</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : LES NEUTRES HÉTÉROCLITIQUES EN R/N</b> .....	<b>- 7 -</b>
L'ORIGINE DES NEUTRES EN R/N : DIVERSES THÉORIES.....	- 7 -
<i>Pedersen</i> .....	- 7 -
<i>Benveniste</i> .....	- 7 -
<i>Szemerényi</i> .....	- 7 -
<i>Shields</i> .....	- 9 -
<i>Haudry</i> .....	- 10 -
<i>Martinet</i> .....	- 11 -
L'ÉLARGISSEMENT EN DENTALE : DIVERSES EXPLICATIONS.....	- 14 -
MORPHOLOGIE DES NEUTRES EN R/N.....	- 19 -
SÉMANTISME DES NEUTRES EN R/N.....	- 22 -
NEUTRES HÉTÉROCLITIQUES EN R/N EN GREC.....	- 23 -
<i>Collectifs holokinétiques en *-ōr :</i> .....	- 23 -
<i>Singuliers acrostatiques I (ó/é) en *-r :</i> .....	- 26 -
<i>Singuliers acrostatiques II (é/é) en *-r :</i> .....	- 26 -
<i>Singuliers protérokinétiques en *-r :</i> .....	- 28 -
<i>Singuliers protérokinétiques en *-ur :</i> .....	- 30 -
<i>Singuliers protérokinétiques en -mr :</i> .....	- 32 -
<b>DEUXIÈME PARTIE : LES NOMS DE LA « MAIN » EN GREC</b> .....	<b>- 34 -</b>
LES NOMS DE LA « MAIN ».....	- 34 -
<i>χείρ, χειρός, f.</i> .....	- 38 -
<i>μάρι, f. / *μάρος, n.</i> .....	- 41 -
LES NOMS DE LA « PAUME ».....	- 46 -
<i>θέναρ, -αρος, n.</i> .....	- 46 -
<i>παλάμη f. / *πάλαμα n.</i> .....	- 50 -
AUTRES TERMES : « PAUME », « COUDE », « BRAS ».....	- 53 -
<b>CONCLUSION :</b> .....	<b>- 55 -</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE :</b> .....	<b>- 58 -</b>

# Introduction :

Pourquoi en français trouve-t-on *héparine* à côté d'*hépatite*, pourquoi *scorie* à côté de *scatophage*, *hydrocéphale* à côté d'*hydatide*? Eh bien ! parce qu'en grec ancien, certains mots connaissent deux thèmes différents dans leur déclinaison, c'est-à-dire que deux suffixes différents avaient servi à former les thèmes de ces termes ; ce phénomène est appelé hétéroclisie. ἥπαρ « foie », connaît aux autres cas que le nominatif-accusatif un thème ἥπατ-, il se déclinaient donc ainsi : nom.-acc. ἥπαρ, gén. ἥπατος, dat. ἥπατι. Tous les dérivés d'ἥπαρ en grec ancien étaient formés sur le deuxième thème ἥπατ- ; *héparine* s'explique par le fait que le terme a été créé récemment. *Scorie* vient, à travers lat. *scoria*, du grec *σκωρία*, dérivé de *σκῶρ* « excrément », dont le génitif était *σκατός* et c'est sur ce thème qu'a été créé le composé *σκατοφάγος*, repris en français. Et de même pour le troisième cas, ὕδωρ, gén. ὕδατος, n. « eau », comme premier membre de composés se manifestait soit comme ὕδατο- soit comme ὕδρο-.

Ces trois termes grecs ἥπαρ, ἥπατ-ος, n. « foie », σκῶρ, σκῶτ-ός, n. « excrément », ὕδωρ, ὕδωτ-ος, n. « eau », sont ce que l'on appelle des neutres hétéroclitiques avec alternance en *r/n*. Nous savons maintenant ce qu'est l'hétéroclise, mais l'alternance en *r/n* ne semble pas évidente *a priori* dans ces exemples grecs. En sanskrit, dans le nom du « foie » correspondant à ἥπαρ, *yák-r-t*, *yak-n-ás*, n., un *r* alternant avec un *n* est visible. En grec, il n'y a plus de *n* car, à la suite d'une évolution phonétique régulière, *n* (un *n* « voyelle », centre de syllabe) s'est vocalisé en *a*.

L'alternance *r/n* s'observe encore dans plusieurs langues, et en anatolien le procédé semble même s'être développé. Ailleurs, par contre, il ne reste souvent plus que quelques formes observables, voire plus du tout. Souvent les formes ont été régularisées en ne conservant plus qu'un des deux thèmes ; par exemple, le nom du « feu » en hittite conserve l'hétéroclise héritée, *paḫhur*, *paḫhuenaš*, alors que le grec ne connaît plus que le thème en *-r*, *πῦρ*, *πυρός*, et que le gotique n'a, lui, plus que le thème en *-n*, *fōn*, *funins*.

Parfois le terme disparaît complètement et est remplacé par un autre, par exemple lat. *iecur* « foie » qui correspond aux autres noms du « foie » susmentionnés. Si l'on regarde comment se dit le « foie » dans les langues romanes, l'on trouve : esp. *hígado*, fr. *foie*, it.

*figato*, port. *figado*, roum. *ficat*; tous ces termes ont la même origine, l'adjectif latin substantivé *ficatum*, « de figues, engraisé avec des figues », qui a servi à traduire (ἥπαρ) *συνωτόν* « foie d'un animal engraisé avec des figues ». Le terme s'appliquait d'abord aux foies d'animaux en gastronomie, puis son sens s'est élargi au foie des hommes, et il a finalement supplanté *iecur*. En grec moderne, selon une évolution parallèle, le « foie », se dit *συνώτι*.

A côté de l'alternance en *r/n*, l'on observe parfois une hétéroclisie en *i/n*, par exemple en sanskrit : *ákṣi*, *akṣnás*, n. « œil », *ásthi*, *asthnás*, n. « os », *dádhi*, *dadhnás*, n. « lait sur » et *sákthi*, *sakthnás*, n. « cuisse ». Certains savants pensent qu'il existe aussi une alternance *l/n* observable dans le nom indo-européen du « soleil », mais elle n'est pas acceptée par tous<sup>1</sup>.

Cette catégorie de neutres athématiques à alternance en *r/n* est très intéressante, car elle est très archaïque et pose un problème passionnant, mais difficile, voire impossible, à résoudre : son origine. En effet, à première vue, cela ne va pas de soi qu'un paradigme soit construit avec deux thèmes différents sans raison apparente. Beaucoup de théories ont été avancées – nous allons en exposer quelques-unes –, mais aucune ne fait l'unanimité. En fait, il semble que la plupart soient plausibles, mais qu'il est impossible de pouvoir prouver que l'une d'elle est la « vraie ». Un autre problème posé par cette catégorie de neutres est la présence d'un élargissement en *-t-* dans certaines formes.

Cette étude porte donc sur les neutres hétéroclitiques en *r/n*, mais aussi sur les noms de la « main » en grec. Les noms de parties du corps sont souvent considérés comme stables diachroniquement, témoin en est par exemple le nom du « pied » dans les langues indo-européennes. Mais, par contre, pour la « main », il existe plusieurs termes étymologiquement irréductibles :

Germanique : got. *handus*

Celtique : v.irl. *lám* ; bret. *dorn*

Italique : lat. *manus*

Balto-slave : v.pr. *rancko*, v.slav. *roka*

Indo-Iranien : skr. *hásta*, av. *zasta-*

Anatolien : hitt. *keššar*

Tocharien : A *tsar*, B *šar*

---

<sup>1</sup> Cf. Wachter (1997), pp. 4-20.

Grec : *χείρ*

Arménien : *jeïn*

Albanais : *dorë*

Les termes germaniques, celtiques et balto-slaves ont remplacé les noms anciens. On reconstruit normalement deux noms indo-européens de la « main », l'un représenté en latin (*manus*) et l'autre représenté en grec (*χείρ*). Qu'il y ait eu deux noms différents en indo-européen peut paraître étrange de prime abord, mais le fait n'est pas sans parallèles. En effet, on reconstruit pour l'indo-européen aussi deux noms pour le « feu » (cf. lat. *ignis* et gr. *πῦρ*) et deux noms pour l'« eau » (cf. lat. *aqua* et gr. *ὔδωρ*). Il faut se demander quelle était la nuance sémantique qui séparait les deux termes, car il n'est guère probable qu'il ait existé deux termes parfaitement synonymes. Normalement, les langues n'ont conservé que l'un des deux termes, et l'on ne trouve plus que des traces de l'autre dans des dérivés ou dans l'onomastique. Ce qui est intéressant, c'est qu'en grec une scholie nous apprend qu'un terme *μάρη* « main(s) » aurait existé et qu'en latin un terme (*h*)*ir* apparenté à *χείρ* est attesté ; nous aurions donc les deux termes dans la même langue. Il existe également en grec deux noms de la « paume », *παλάμη*, apparenté à lat. *palma* qui a donné *paume* en français et *θέναρ* que le français a emprunté comme terme technique d'anatomie (*thénar*) avec la restriction de sens que le terme avait connue dans l'antiquité tardive.

Il y a un rapport entre les neutres hétéroclitiques et les noms de la « main ». D'abord parce qu'un certain nombre de neutres en *r/n* reconstruits entre dans le champ sémantique des parties du corps. De plus, quand on reconstruit les deux noms indo-européens de la « main », on est amené à poser deux neutres hétéroclitiques en *r/n*, alors que pour le « feu » et l'« eau », seul l'un des deux termes est hétéroclitique. Il sera intéressant de voir si ces termes entraient dans un système ,

« institutionnel, divin »		« ordinaire »
lat. <i>ignis</i>	vs.	gr. <i>πῦρ</i>
lat. <i>aqua</i>	vs.	gr. <i>ὔδωρ</i> (lat. <i>unda</i> )
lat. <i>manus</i> (gr. <i>μάρη</i> )	vs.	gr. <i>χείρ</i> (lat. ( <i>h</i> ) <i>ir</i> )
lat. <i>palma</i> / gr. <i>παλάμη</i>	vs.	gr. <i>θέναρ</i>

et si oui, ce qui différencierait les deux séries et pourquoi l'« ancêtre » de *manus* / *μάρη* était aussi un neutre hétéroclitique, contrairement aux autres termes de sa série.

Pour ce qui est du plan de cette étude, dans la première partie, nous résumerons les principales théories sur l'origine de ces neutres, puis nous exposerons les différentes hypothèses relatives à l'élargissement en dentale ; ensuite il sera question de l'étude des formes et de la sémantique des noms de cette catégorie ; enfin pour clore cette partie, nous donnerons des exemples de neutres hétéroclitiques en grec. Dans la deuxième partie, nous commencerons par étudier les noms hétéroclitiques de la « main », puis ceux de la « paume », pour finir par dire quelques mots sur les autres noms de la « main » et du « bras ».

# Première partie :

## Les neutres hétéroclitiques en *r/n*

### L'origine des neutres en *r/n* : diverses théories

#### Pedersen<sup>2</sup>

Holger Pedersen pense que l'alternance *r/n* s'explique si on la place dans le cadre d'un système ancien où s'opposaient deux cas : un *casus rectus* et un *casus obliquus*. *\*r* aurait été la marque du cas direct<sup>3</sup> et *\*n* celle du cas oblique.

#### Benveniste<sup>4</sup>

Pour Benveniste, les neutres hétéroclitiques présentent des « vestiges d'une préhistoire généralement abolie<sup>5</sup> ». Une flexion s'est édifiée sur la ruine des catégories originelles de diverses manières. Donc pour lui *-r* et *-n* sont complètement indépendants l'un de l'autre.

#### Szemerényi<sup>6</sup>

Pour expliquer l'alternance *r/n* dans les neutres qui nous intéressent, Szemerényi part du nom indo-européen inanimé de l'« eau ». Pour lui, l'alternance dans ce nom s'explique par la coalescence de deux monosyllabes indépendants, au cours de

---

<sup>2</sup> Pedersen (1893), pp. 267-271.

<sup>3</sup> Pour Pedersen, l'accusatif fait partie des cas directs.

<sup>4</sup> Benveniste (1973), pp. 184-187.

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 187

<sup>6</sup> Szemerényi (1956a), pp. 523-4; (1972), p. 159 ; (1982), p. 125 n. 22 ; (1999), p. 173 n. 2.

l'évolution allant d'une période préfixionnelle, où n'existaient que des monosyllabes indépendants, vers un système où les noms étaient fléchis en des paradigmes définis.

Le nominatif-accusatif singulier *\*udōr* représenterait la coalescence du mot primitif *\*wed/ud* « eau » avec un autre mot *\*ōr* « rivière, eau », de la racine *\*er-* « aller, courir, couler ». Tandis que *\*uden* serait un composé de *\*ud* avec le mot indépendant *\*en* « dans ».

De tels composés se seraient amalgamés en une déclinaison unifiée et quelques composés de ce type seraient à l'origine de l'hétéroclisie. Ce type de formation se serait ensuite étendu à d'autres mots dans lesquels seulement un des deux termes de l'opposition aurait été présent à l'origine.

Il y a certains aspects de cette théorie qui ne nous convainquent pas vraiment. D'abord, même si le point de départ de l'hétéroclisie est « meager » comme l'écrit Szemerényi<sup>7</sup>, il semble douteux que toute une classe de noms neutres ne soit bâtie que sur un terme. Ce n'est bien sûr pas ce que prétend l'auteur, mais il nous semble que son hypothèse aurait plus de poids, s'il avait fourni plus d'exemples de ce type ; au moins un exemple pour le type en *\*-r*.

D'autre part, aucune explication ne nous est donnée pour ce composé pléonastique, *\*udōr*. Pourquoi ajouter *\*ōr* à *\*ud*, alors que cette adjonction n'apporte, semble-t-il, rien au sens ? Était-ce pour opposer *\*udōr* « eau en mouvement » à un autre terme ou au terme simple qui aurait signifié quelque chose comme « eau stagnante » ? Il ne semble pas que les représentants de ce « composé » dans les langues connaissent une pareille restriction sémantique. Et si le terme connaissait cette spécification sémantique, comment a-t-il pu former une déclinaison unifiée avec *\*uden* qui ne la connaissait pas ?

Il est donc dommage que Szemerényi, alors qu'il a cité à plusieurs reprises son explication, ne l'ait jamais développée davantage ; sous cette forme, en tout cas, cette théorie ne nous paraît pas très plausible.

---

<sup>7</sup> Szemerényi (1956a), p. 524.

## Shields<sup>8</sup>

Shields, comme d'autres, suggère qu'à un stade ancien, l'indo-européen était de type ergatif. Il possédait donc deux cas formellement marqués : un absolutif en  $*-N$  (=  $m$  ou  $n$ ) et un ergatif en  $*-\emptyset$  ou en  $*-r$ . Partant, il y avait trois types de noms : des noms animés, des noms inanimés « agents naturels » (pouvant, comme les noms animés, être sujets de verbes transitifs) et des noms inanimés (n'étant jamais sujets de verbes transitifs). L'indo-européen serait ensuite passé graduellement à un système nominatif – accusatif, et pour la première et deuxième sortes de noms, la marque de l'ergatif ( $*-\emptyset$  ou  $*-r$ ) aurait été utilisée comme indicateur du sujet. Dans la catégorie des inanimés-agents avec ergatif en  $*-\emptyset$ , par analogie avec les autres inanimés où le nominatif et l'accusatif étaient marqués par la même forme, la désinence du nominatif aurait ensuite aussi été utilisée comme désinence d'accusatif. Quant à la marque  $*-r$ , elle aurait été interprétée comme faisant partie de la base nominale (nom +  $r \rightarrow$  nom en  $-r + \emptyset$ ). Dans la catégorie des inanimés avec ergatif en  $*-r$ , afin d'être de même structure que les autres inanimés, le même phénomène se serait passé à l'accusatif (nom +  $N \rightarrow$  nom en  $-N + \emptyset$ ). Le système aurait donc été ainsi :

	Animés	Inanimés	Inanimés-agents 1	Inanimés-agents 2
Nom.	$*-\emptyset / *-r \rightarrow$ (thème en $-r +$ ) $*-\emptyset$	$*-N$	$*-\emptyset$	$*-r \rightarrow$ (thème en $-r +$ ) $*-\emptyset$
Acc.	$*-N$	$*-N$	$*-N \rightarrow *-\emptyset$	$*-N \rightarrow$ (thème en $-N +$ ) $*-\emptyset$

Ensuite, quand le nombre de cas augmenta, le thème en  $*-N$  de l'accusatif aurait été utilisé aux cas obliques, puis l'accusatif aurait pris la forme du nominatif pour se conformer au type général des neutres. C'est ainsi que s'expliquerait l'alternance  $r/n$  selon Shields.

Il nous semble qu'il y a deux points faibles dans cette théorie : l'existence postulée de deux marques différentes d'ergatif dans un système qui à part cela est fort simple, et le fait que l'ergatif, qui est un cas marqué, n'est en partie pas marqué morphologiquement.

---

<sup>8</sup> Shields (1978), pp. 185-210 ; (1979), pp. 213-226 ; (1982), pp. 12-32.

## Haudry<sup>9</sup>

Jean Haudry estime que l'hétéroclisie est le vestige d'une ancienne flexion qui aurait été presque totalement éliminée. Elle aurait été remplacée par une nouvelle flexion dont les désinences casuelles seraient d'anciennes postpositions. Les marques de l'ancienne flexion auraient été soit intégrées au thème soit réinterprétées comme des suffixes. Haudry reconstruit deux flexions anciennes:

« On restituera donc, antérieurement à la flexion issue de l'agglutination des désinences, deux flexions dont les rapports chronologiques sont difficiles à établir : – une flexion fournissant exclusivement des neutres, et caractérisée par les *désinences* *\*-r*, *\*-n*/*\*-m*, *\*-l*, *\*-i* et aussi *\*-t*. Il n'est pas possible de déterminer directement s'il s'agit là de cinq cas distincts, ou si plusieurs désinences ne sont que des allomorphes, ni de restituer leurs valeurs respectives. Benveniste a conjecturé que *\*-n* exprimerait l'appartenance [*note d'Haudry*: L'hypostase d'une forme de génitif est un fait bien connu, supra, n. 141, mais le thème ainsi obtenu a la valeur d'un dérivé d'appartenance et non d'un doublet pur et simple du mot base. Il faut donc reconstruire un autre processus.] : ce serait donc une désinence de génitif. Une étude systématique des suffixes issus de ces désinences devrait permettre d'y voir plus clair ; – une flexion fournissant des animés et des neutres, caractérisée par les désinences *\*-s* (nominatif et génitif-ablatif : expression de l'origine ? [*note d'Haudry*: *BSL* 65, 1970, p. 77 et suiv.]) ; *-es* (nominatif pluriel : forme probablement apparentée à la précédente) ; *-∅*, cas direct du neutre, « pré-instrumental ». Les désinences d'accusatif singulier (*\*-m*/*\*-n*) et pluriel (*\*-n* + *\*-s* ?) sont sans doute récentes. »<sup>10</sup>

La première flexion ancienne correspond à l'hétéroclisie. En effet, Haudry considère ensemble toutes les flexions hétéroclitiques et pense que toutes les marques différentes étaient, à l'origine, des désinences d'un même paradigme. Selon lui, tous les éléments de l'hétéroclisie peuvent être identifiés à d'anciennes désinences ou postpositions. *\*r* aurait une valeur à peu près locative ; *\*n* correspondrait au morphème, à la fois postposition, préverbe et préposition *\*(e)n* ; *\*i* et *\*u* aux désinences du locatif ; *\*t* à la désinence d'instrumental, *\*(e)t*, attestée en anatolien ; *\*d* (qu'on trouve dans le nom du sel) à la désinence des cas directs des neutres pronominaux ; *\*l* serait un simple doublet phonétique de *\*r* ; *\*k/g* rappellerait le morphème adverbial *\*k/g<sup>h</sup>*, avec la valeur de

---

<sup>9</sup> Haudry (1980), pp. 131-166 ; (1982), pp. 52-63.

<sup>10</sup> Haudry (1980), p. 166.

l'instrumental (distributif) au locatif; *\*m* correspondrait à la désinence *\*-m* d'instrumental et au formant adverbial *\*-m* à valeur situative.

Le fait que l'indo-européen aurait eu autant de formes différentes pour marquer le locatif nous semble étonnant et contraire au principe d'économie. Les tentatives d'Haudry de reconstructions d'anciennes flexions nous paraissent encore très floues.

## Martinet<sup>11</sup>

André Martinet estimait qu'à un stade ancien, l'indo-européen était une langue à voyelle unique et, en étudiant le système phonologique de langues ne possédant qu'un nombre limité de voyelles, il avait remarqué que ces langues avaient un nombre de consonnes élevé. Or les consonnes reconstruites de l'indo-européen ne sont comparativement pas très nombreuses. Il pensait donc que l'indo-européen ancien possédait plus de consonnes que celles que l'on reconstruit habituellement.

Parmi ces éléments consonantiques susceptibles d'être reconstruits, il y aurait une série de prénasalisées. Une prénasalisée est une consonne qui commence comme une nasale pour finir comme une occlusive. Pour appuyer son postulat de l'existence de prénasalisées en indo-européen, Martinet fait d'abord remarquer que d'autres unités consonantiques complexes ont été reconstruites en indo-européen, par exemple : /b<sup>h</sup>/, /k<sup>w</sup>/ et que l'existence de prénasalisées dans les langues du monde n'est pas un fait marginal ; on en trouve, par exemple, souvent dans certaines langues africaines, mais aussi en Europe.

Selon lui, deux problèmes de phonétique indo-européenne reçoivent une meilleure explication si l'on envisage l'existence de prénasalisées en indo-européen : l'alternance *-r/-n-* et l'alternance *\*b<sup>h</sup>-/-m-*.

En ce qui concerne l'alternance *r/n*, il reconstruit une prénasalisée apicale /<sup>n</sup>t/ ; selon lui, les neutres hétéroclitiques étaient des thèmes en *-n*, et, sous la pression de l'évolution de <sup>n</sup>t vers *n*, *-n* à la finale serait passé à *-r*. Il met en évidence la grande fréquence d'un complexe *-nt-* qui ne provient ni de la chute d'une voyelle ancienne entre *-n-* et *-t-*, ni du résultat d'un contact entre une base et un suffixe. La fréquence d'apparition de ce complexe correspond plus à celle d'un phonème qu'à celle d'un

---

<sup>11</sup> Martinet (1985) ; (1987) ; (1988) ; (1991) ; (1994), pp. 169-173.

groupe de phonèmes. De plus, il remarque que *-n-* est fréquent à l'intérieur du mot et rare à l'initiale. Il aurait donc existé à un stade ancien de l'indo-européen deux phonèmes *\*/n/* et *\*/<sup>n</sup>t/* qui étaient susceptibles d'apparaître en toutes positions. */n/* s'est maintenu, alors que */<sup>n</sup>t/* a disparu en tant que phonème et a évolué différemment suivant sa position. À l'initiale, *<sup>n</sup>te- > te-*; à l'intervocalique, *<sup>n</sup>t* appartenait à la deuxième syllabe *-e-<sup>n</sup>te-*, mais sous l'influence de *n + t* avec syllabation différente *-en-te-*, */<sup>n</sup>t/* s'est dissocié en */n/* et en */t/*; à la finale, *-e<sup>n</sup>t > -en*. Le passage de *n* à *r*, n'est pas sans parallèles, on le rencontre par exemple en latin, *\*can-men > carmen*, *\*gen-men > germen*; [n] et [r] sont en effet proche articulatoirement. Ce qu'il faut déterminer, c'est la raison de cette évolution; en ce qui concerne *carmen* et *germen*, on invoque la dissimilation et en ce qui concerne les neutres en *r/n*, Martinet invoque une pression paradigmatique. Dans les noms en *-<sup>n</sup>t*, ce *<sup>n</sup>t* aurait évolué normalement à la finale vers *-n*, et ainsi ces nouveaux noms en *-n* (< *\*-<sup>n</sup>t*) auraient poussé les neutres en *-n* à se différencier. Le *-n* final des neutres serait ainsi passé à *-r* (*-nt# > -n# → -n# > -r#*). Le *-r* final n'était pas très fréquent et n'a donc pas offert de résistance à l'évolution de *-n* dans sa direction. Martinet prévoit une objection, le fait qu'il y avait une finale *\*-r* fréquente en indo-européen, dans les suffixes d'agent, par exemple lat. *uic-t-or*. Mais le fait qu'il y avait une désinence, dont l'amuissement avait entraîné l'allongement compensatoire (*\*-ors > \*-ōr*), empêchait l'homonymie, et si la disparition du *\*-s* avait eu lieu avant le passage de *\*-n* à *\*-r*, le degré long de la voyelle précédente avait dû suffire à également empêcher l'homonymie.

Le passage de *\*-n* à *-r* n'apparaît pas chez les non-neutres, car, bien que par exemple la suffixation en *-on-* fût fréquente, les désinences empêchaient *-n* d'apparaître à la finale. La forme du nominatif *\*-on-s* connut plusieurs traitements: élimination de toute consonne, cf. lat. *homō*; maintien de *s* aux dépens de *n*, cf. skr. *kṣās* « terre »; restitution analogique de *-n* à partir des cas obliques, cf. *κίων(?)*<sup>12</sup>.

Il s'ensuit qu'il serait envisageable de reconstruire *\*-n* dans bien des cas où l'on reconstruit habituellement *\*-r*, par exemple pour le *-r* des passifs latins. D'autre part, plusieurs formes en *-n* viendraient de *\*-<sup>n</sup>t*, par exemple les neutres en *-μα, -ματος < -m<sup>n</sup>t, -m<sup>n</sup>tos*. En latin, l'on a par analogie, *-men, -min-is*, mais dans la variante thématique, l'on

---

<sup>12</sup> On peut se demander s'il est vraiment nécessaire dans ce cas (si c'est bien à ce cas qu'il pense) de postuler chute de *-ns*, puis restitution de *n*. N'est-il pas plus simple de n'envisager que la chute de *-s* entraînant l'allongement compensatoire? Cf. *Szemerényi*, (1999), p. 116 et Meier-Brügger (2003), p. 196.

retrouve la trace de la prénasalisée, *\*-m<sup>n</sup>t-o-* > *-mentu-*. De même, les troisièmes personnes du pluriel devaient être en *\*-<sup>n</sup>ti* dans les désinences primaires (par exemple dans dor. *λαμβάνοντι*) et en *\*-<sup>n</sup>t* dans les désinences secondaires (*ἔλαβον* < *\*-<sup>n</sup>t*).

Martinet reconstruit aussi une autre prénasalisée : /<sup>m</sup>b<sup>h</sup>/, qui permet d'expliquer un fait étrange : l'on trouve, en effet, avec les mêmes valeurs, une particule souvent utilisée comme désinence parfois sous la forme *\*-bh(i)*, parfois sous la forme *\*-m(i)*, par exemple, dans le datif pluriel du nom du « nom », skr. *nāmabhyas*, lat. *nōminibus* et got. *namnam*, v.slav. *imenĩmŭ*. La première se trouve en emploi désinentiel dans grec *-φι* et comme préposition dans angl. *by* et all. *bei*. La deuxième ne se trouve que comme désinence en balte, slave et germanique. L'explication serait que comme particule autonome *\*<sup>m</sup>b<sup>h</sup>i* aurait, comme à l'initiale, perdu sa composante nasale et que dans les langues où l'on trouve *-m*, la particule aurait été intégrée plus rapidement à la flexion.

L'hypothèse de Martinet nous paraît séduisante, car elle permet d'expliquer des problèmes importants. Il serait intéressant de poursuivre l'étude de ces prénasalisées pour voir si ce postulat permet d'apporter d'autres lumières ou s'il se heurte à des cas qui le contredisent.

## L'élargissement en dentale : diverses explications<sup>13</sup>

En plus de l'interrogation sur l'origine de la flexion hétéroclitique, il est un autre problème épineux concernant les neutres en *r/n* : l'élargissement en dentale. En grec, l'alternance est en effet en *r/nt*, et en sanskrit certains noms finissent en *-t* au nominatif-accusatif. Pour illustrer ce fait, comparons le nominatif-accusatif et le génitif du nom du « foie » en grec et en sanskrit :

Nominatif-accusatif :	ἥπαρ	yák-r-t	i.-e. *(l)ǵéǵ <sup>u</sup> -r(-t)
Génitif :	ἥπατος	yak-n-ás	i.-e. *(l)ǵéǵ <sup>u</sup> -n-(t)-és

Mais en sanskrit, ce n'est pas toujours le cas : *áhar*, *áhnas*, n. « jour » et *údhar*, *údhnas*, n. « mamelle » ne comportent pas de *-t* au nom.-acc. sg.<sup>14</sup>, et *ásrk*, *asnás*, n. « sang » et peut-être un ancien *\*údrk* « eau » (remplacé par *udaká-*) sont élargis en *-k*. Plusieurs explications ont été données pour cet ou ces élargissement(s), certaines s'appliquant à l'intérieur du grec et d'autres en indo-européen. En grec, la situation est compliquée par le fait que cet élargissement en dentale se retrouve dans d'autres paradigmes de noms neutres, les neutres en *-μα*, *-ματος* et dans certains autres noms comme *γόνυ*, *γónατος*, n. « genou » ; *δόρυ*, *δόρατος*, n. « lance » ; *οὔς*, *ώτός*, n. « oreille », et également dans quelques noms animés comme *θεράπων*, *-οντος*, m. « serviteur » (mais *θεράπεινα*, *-ης*, f. « servante ») ou *ιμάς*, *-άντος*, m. « lanière » (mais *ιμονιά*, *-ᾶς*, f. « corde à puits »).

Il ne semble pas qu'une explication fasse l'unanimité à l'heure actuelle. Dans deux introductions récentes à la linguistique indo-européenne, l'on voit deux explications différentes et proposées avec réserve : Beekes<sup>15</sup> : « The Skt. *-t* is unclear ; it must be this one which we also find in Gr. *-at-* < *-nt-*. » et Szemerényi<sup>16</sup> : « The enlargement of the stem by *-t-* (*-n-t-os*), which comes to light in *ἥπατος*, *ὔδατος* etc., is found in other groups in Greek. The pure *n*-stem of Lat. *nōmen nōminis*, for example, is in Greek

---

<sup>13</sup> Sur ce sujet, voir Oettinger (1982) avec matériel et discussions d'autres hypothèses et pour les hypothèses du XIX<sup>e</sup> siècle voir aussi Pedersen (1893), pp. 242-6.

<sup>14</sup> Il est toutefois possible que ces deux termes aient perdu leur *t*.

<sup>15</sup> Beekes (1999), p. 187.

<sup>16</sup> Szemerényi (1997), p. 173.

transformed into the *t*-stem *ὄνομα ὀνόματος* (from *\*-mḥ-tos*) ; this is certainly a Greek innovation. »

**Ferdinand de Saussure** dans son fameux *Mémoire*<sup>17</sup> propose une explication au *-t* en sanskrit ; ce serait le même que celui qui marque le neutre dans les thèmes pronominaux ; ce serait donc un *d* et il n'aurait ainsi pas de rapport avec le *t* grec. **Johannes Schmidt**<sup>18</sup> donne la même explication que Saussure pour le *-t* du sanskrit. Cette explication est problématique, car elle fait de *-t* et de *-d* des allophones dépendant de la position de l'accent.

Plusieurs savants ont expliqué la présence du *-t-* en grec, à l'intérieur du grec, sans référence au *-t* du nom.-acc. sg. du sanskrit, ou en dissociant les deux élargissements. Il y a eu plusieurs tentatives d'explication au moyen de l'analogie de formes où le *-t-* est hérité.

**Rudolf Thurneysen**<sup>19</sup> part du couple *ἡμέρα - νύξ*. Il se base sur le fait que le nom du jour et celui de la nuit s'influencent mutuellement morphologiquement. La flexion de *ἡμέρα* aurait été d'abord *ἄμαρα, ἄμανος, ἄμανι*, puis sous l'influence de *νύξ, νυκτός, νυκτί*, où le *τ* fait partie du thème, de nouvelles formes *ἄμαρα, ἄματος, ἄματι* auraient remplacé les premières. Cette hésitation entre formation en *-ρα-* et formation en *-(α)τ-*, se serait ensuite étendue aux autres thèmes en *-n*, et finalement la première aurait disparu au profit de la seconde.

**Ernst Kieckers**<sup>20</sup> pense que le point de départ est plutôt *μέλι* (< *\*μέλιτ*), *μέλιτος*, n. « miel » dont le *t* aurait pénétré les paradigmes des neutres en *-μα* et en *-ρα*.

**Eduard Schwyzer** dans sa *Griechische Grammatik*<sup>21</sup> part de *μέλι* et de *γάλα*. Au départ le paradigme aurait été ainsi : *\*μελιτ* : *\*μελνος* et *\*γ(α)λακτ* : *\*γ(α)λακος*, puis seraient apparus des doublets au génitif : *μέλιτος* et *γάλακτος*, d'après lesquels *ὀνόματος* par exemple aurait été formé. Oettinger fait remarquer qu'un génitif proto-grec *\*μελνος* n'est pas assuré (hitt. gén. *militt-as*) et que *γάλα* : *γάλακτος* à cause du *κ* ne peut servir de modèle.

---

<sup>17</sup> Saussure (1968), p. 28.

<sup>18</sup> Schmidt (1980), pp. 178-191.

<sup>19</sup> Thurneysen (1921), pp. 192-194.

<sup>20</sup> Kieckers (1923), p. 184.

<sup>21</sup> Schwyzer (1939), p. 520.

**Paul Kretschmer**<sup>22</sup> pense que la flexion d' *ὄνομα* : *ὄνόματος* (à la place d' *ὄνομνος*) a été formée d'après le modèle de *\*χαριφα* : *\*χαριφατος* (remplacé plus tard par *χαρίεν* : *χαρίεντος*), donc d'après la flexion neutre *\*-unt* : *\*-unt-os* du suffixe *\*-uent*.

**Helmut Rix** dans sa *Historische Grammatik des Griechischen*<sup>23</sup> part d'un participe : *ὄνομα* : *ὄνόμ(α)νος*, d'après *\*φέκα* : *\*φέκατ-ος* (plus tard *έκών* : *έκόντος*), serait devenu *ὄνομα* : *ὄνόματος*.

**Karl Brugmann**<sup>24</sup>, suivi par **Ernst Risch**<sup>25</sup>, avance que le type gén. *ὄνόματος* viendrait d'un mélange de thèmes en *-μη* et *-μη-to-*. Par exemple, le génitif de *στρώμα* « matelas », *στρώματος*, porterait le même suffixe que lat. *strāmentum* (*\*strh<sub>3</sub>-μη-to-*). Le paradigme des neutres en *-μα* serait donc composé d'un mélange de formes thématiques et athématiques, ce qui laisse entendre que les deux formations seraient synonymes, ce qui ne va pas de soi. Ce qui fait difficulté, c'est qu'il n'existe pas en grec de nom.-acc. en *\*-ματον*.

**Michael Meier-Brügger** dans sa *Griechische Sprachwissenschaft*<sup>26</sup>, propose une explication à la présence du *τ* dans les neutres en *r/n*. Selon lui, il faut probablement partir du nominatif-accusatif *-α* (< *\*η*) et du datif pluriel *-ασι* (qui ne s'explique pas phonétiquement, *-σ-* y a été restitué par analogie, après avoir disparu<sup>27</sup> : *\*ai* < *\*-ahi* < *\*-η-si* ← *\*-η-su*). Ces deux désinences à un certain moment de l'évolution phonique ont pu être senties comme appartenant à un thème en *-ατ-*. On aurait ainsi interprété *-α* comme un ancien *\*-ατ-* et *-ασι* comme un ancien *\*-ατ-σι*, et l'on aurait analogiquement inséré ce *τ* dans le reste de la flexion. Il continue donc la thèse de l'analogie avec un paradigme où *-nt-* est hérité en précisant l'endroit où aurait pu commencer la contamination.

Dans les travaux de **Martinet** à propos des prénasalisées, ce problème n'est pas étudié. Toutefois, sa théorie, si on l'accepte, amène un changement dans les données. En effet, suivant cette hypothèse, le *t* des neutres en *-μα*, *-ματος* serait hérité (*\*-m<sup>n</sup>t*, *\*-m<sup>n</sup>tos*) et

---

<sup>22</sup> Kretschmer (1892), p. 346.

<sup>23</sup> Rix (1976), p. 144.

<sup>24</sup> Osthoff – Brugmann (1974), pp. 220-224.

<sup>25</sup> Risch (1974), p. 45.

<sup>26</sup> Meier-Brügger (1992) vol. 2, pp. 77-78.

<sup>27</sup> Cf. Lejeune (2005), § 86.

ainsi cette classe de neutres aurait pu jouer en rôle important dans l'intégration du *t* dans les neutres hétéroclitiques.

D'autres chercheurs pensent que l'élargissement du sanskrit et celui du grec est le même et essaient d'expliquer les deux conjointement.

Pour **Benveniste**<sup>28</sup>, le *t*, de *yákr̥t* par exemple, est un élargissement du nominatif-accusatif, qui n'entraîne pas de différence sémantique. En sanskrit, cet élargissement apparaît s'il y a une gutturale dans le mot et, s'il y a une dentale, c'est *-k* qui élargit le radical. En grec, les modalités d'emploi sont moins nettes, selon lui ; en principe il s'attache « au degré *-n-* de la flexion », mais on le trouve aussi après *r*, dans *δάμαρ*, *δάμαρτος*, f. « femme mariée » et parfois il est absent de toute la flexion, cf. *θέναρ*, *θέναρος*, n. « paume ». C'est dans chaque langue que l'emploi de *-t-* se fixerait.

Dans le *Traité de grammaire comparée des langues classiques*<sup>29</sup>, **Antoine Meillet et Joseph Vendryes** pensent qu'il est possible que le grec ait pu perdre le *-t* final du nominatif-accusatif présent en sanskrit (le latin ne nous aide pas dans ce cas, car *-ur* dans *iecur* peut remonter à *\*-r̥* ou à *\*-rt̥*). Le grec aurait auparavant étendu le *τ* aux cas obliques. *ἦπαρ* viendrait d' *\*ἦπαρτ* et le génitif *ἦπατος* (< *\*ἦπ̣ατος*) se serait substitué à *ἦπν-ος*.

**Fredrik Otto Lindeman** dans un article<sup>30</sup> à propos du suffixe *-ant* en anatolien, où il reprend une analyse de Laroche<sup>31</sup>, propose une explication qui complète celle de Meillet – Vendryes. Pour lui, le transfert de neutres dans la classe animée au moyen d'un suffixe *-ant* pour leur permettre d'être sujets de verbes transitifs-actifs, est un phénomène qui remonte à l'indo-européen commun. Ces nouveaux nominatifs animés du type *\*udén-t-s* « eau » ou *yek<sup>w</sup>én-t-s* « foie » (thème oblique avec addition du suffixe *\*(e)t* et de la désinence *\*-s*), quand il fut possible que des neutres pussent être sujets de verbes transitifs-actifs, sont passés au genre neutre et ainsi, n'étant plus que des variantes des anciennes formes neutres *\*wod̥r̥* ou *\*yé<sup>w</sup>k̥r̥*, finirent pas disparaître, non sans laisser une trace. En effet, Lindeman pense que l'on pourrait expliquer le *-t* de skr. *yákr̥t* comme trace de la coexistence pendant un temps de *\*yé<sup>w</sup>k̥r̥* et de *\*yek<sup>w</sup>énts*. Le

---

<sup>28</sup> Benveniste (1973), pp. 29-31.

<sup>29</sup> Meillet – Vendryes (1979), pp. 410 et 474.

<sup>30</sup> Lindeman (1986), p. 372.

<sup>31</sup> Laroche (1962), voir aussi, dans le même volume, l'article de Benveniste (1962).

premier aurait emprunté le *-t-* du second, et en grec ce *t* aurait pénétré dans le thème oblique, come l’avaient déjà remarqué Meillet et Vendryes.

Norbert Oettinger<sup>32</sup> après avoir examiné en grec, sanskrit, arménien et anatolien les termes animés et inanimés où se présentent un élargissement en dentale, arrive à ces conclusions : l’élargissement en *t* apparaît aussi en anatolien aux cas obliques de neutres en *r/n* et de thèmes en *-n*, et donc les tentatives d’explications de la présence de *t* en grec aux cas obliques qui tiennent l’élargissement pour une innovation grecque ne sont guère plausibles ; il est imaginable que l’élargissement en *t* était aussi présent au nom.-acc. en pré-anatolien et en grec ; l’élargissement en dentale est athématique (non *\*-to-*) ; cet élargissement ne semble pas avoir d’effet sur le sens des mots. La meilleure explication de son origine serait celle qu’avait formulée Fick en 1880 (*BB* 5, 1880, p. 183sq.). Le point de départ serait le suffixe *\*-tos* que l’on trouve dans des adverbes (par exemple *ἐκτός* « au dehors, hors de »), mais aussi dans des noms avec fonction ablative (par exemple lat. *funditus*). Il y aurait donc eu, à une certaine époque, deux formes d’ablatif en concurrence (en *\*-(<sup>c</sup>o)s* et en *\*-tos*). En sanskrit, où la désinence du génitif et de l’ablatif était fonctionnellement plus forte que la forme en *\*-tos*, cette dernière fut éliminée. Il n’en resterait que des restes comme l’instrumental *varimatā* de *varimán-* « extension ». Elle n’aurait réussi à s’imposer qu’à l’endroit du paradigme déjà déviant, c’est-à-dire le nominatif-accusatif, d’où *yákr-t*. En grec, où le génitif et l’ablatif étaient confondus en un seul cas, les deux désinences avaient le même poids, et ainsi pour les neutres en *(r)n*, où l’ablatif était fréquemment utilisé, c’est la forme en *\*-tos* qui aurait subsisté.

Ne connaissant pas les langues anatoliennes, nous ne nous permettrons pas de juger les exemples d’Oettinger de la présence de *t* aux cas obliques en anatolien, mais il nous semble toutefois qu’ils sont bien maigres pour permettre de rejeter toute explication de l’élargissement en grec comme innovation à l’intérieur de cette langue. Quant à son explication au moyen d’un suffixe *\*-tos*, elle ne nous convainc guère. Nous ne voyons pas en quoi le fait que l’emploi de l’ablatif était fréquent pour les neutres en *(r)n* explique le fait que ce soit la désinence *\*-tos*, pour autant que l’on puisse vraiment poser une désinence d’ablatif *\*-tos* en indo-européen, qui ait éliminé la désinence normale, dans ces neutres et pas ailleurs, plutôt que le contraire.

---

<sup>32</sup> Oettinger (1982). Voir aussi la discussion d’Helmut Rix dans *Kratylos* 30, 1985, pp. 70-71.

## Morphologie des neutres en *r/n*

Quand on aborde la morphologie des neutres en *r/n*, il faut d'abord faire une distinction entre les formes à suffixe simple et les formes à suffixe complexe. Il existe en effet deux types de thèmes en *r/n* : ceux qui sont construits avec un suffixe simple *-er/n* directement sur la racine ou le radical et ceux qui sont construits avec un suffixe complexe de forme *-Cer/n* (*-uer/n*, *-mer/n*, *-ter/n*, *-ser/n*). Selon Wachter<sup>33</sup>, les noms hétéroclitiques à suffixe complexe, qui sont bien représentés en hittite, appartiennent à une deuxième génération de dérivation et ne sont donc pas aussi anciens que les neutres à suffixe simple. L'on remarque que les termes de cette catégorie sont souvent construits sur une base verbale et qu'ils diffèrent sémantiquement des neutres plus anciens.

Schindler<sup>34</sup> distingue à l'intérieur des thèmes en *-(C)er/n* différents types apophoniques<sup>35</sup>.

D'abord un type holokinétique pour les formes en *-ōr*, marque d'un ancien collectif, avec alternance degré *e* – degré zéro. Il reconstruit le collectif indo-européen « eau » ainsi :

nom.-acc.	<i>*uéd-ōr</i>
cas faibles	<i>*ud-n-´</i>
loc.	<i>*ud-én</i>

En grec, dans *ὔδωρ* et *σκιῶρ*, le degré zéro de la racine a été généralisé, mais on trouve le degré *e* dans d'autres mots : *ἐέλδωρ*, *ἔλωρ*, *πέλωρ*, *τέκμωρ*.

Pour le singulier, Schindler distingue d'abord une première flexion acrostatique avec degré *o* radical alternant avec le degré *e* aux cas obliques. Voici sa reconstruction pour le nom de l'« eau » singulier :

nom.-acc.	<i>*uódŕ</i>
gén.	<i>**uéd-ŕ-s</i>
loc.	?

---

<sup>33</sup> Wachter (1997), pp. 8-9.

<sup>34</sup> Schindler (1975), pp. 1-10 ; voir aussi Eichner (1973), pp. 62 et 68-72.

<sup>35</sup> Sur les différents types apophoniques des noms, voir Meier-Brügger (2003), pp. 201-218.

En grec, on a comme exemple de ce type, *οὔθαο* et peut-être *ὄναο*, mais l'*o* peut être dû à une laryngale. Parmi les formations à suffixe complexe *-Cer/n*, il n'y a pas de degré *o* radical attesté.

Une deuxième flexion acrostatique aurait un degré *ē* radical qui alternerait avec le degré plein aux cas faibles ; l'on aurait pour le nom du « foie » le paradigme suivant :

nom.-acc.     \**iek<sup>u</sup>-r*  
gén.            \*\**iek<sup>u</sup>-n-s*  
loc.             ?

Comme exemples, en grec, de ce type, il y aurait, *ἦπαο*, *ἦαο* « sang » chez Hésychius (chez les Alexandrins *ἔαο* ou *εἶαο*) et *φορέαο* « puits » (avec métathèse quantitative, \**b<sup>h</sup>re<sup>u</sup>-r* > \**φo<sup>h</sup>ῆ<sup>u</sup>-r*)<sup>36</sup>. Le génitif n'est pas reconstruit d'après des formes existantes, il l'est d'après d'autres paradigmes, car il a connu différentes réfections analogiques.

Le dernier type que Schindler distingue est le type protérokinétique composé principalement selon lui de thèmes en *-uer/n*. Voici, pour le nom du « feu », le paradigme proposé :

	singulier <sup>37</sup>	collectif <sup>38</sup>
nom.-acc.	* <i>péh<sub>2</sub>ur</i>	* <i>péh<sub>2</sub>uōr</i>
gén.	* <i>ph<sub>2</sub>(u)uén-s</i>	* <i>ph<sub>2</sub>un-és</i> (* <i>puh<sub>2</sub>n-és</i> )
loc.	* <i>ph<sub>2</sub>(u)uén</i>	

Comme exemples de ce type en grec, en plus de *πῦο*, on a *πεῖραο*, *δέλεαο* et *βλήο*, *εἶδαο*, *εἶλαο*, *κτέαο*, *ὄνειαο* et *πῖαο* (ce dernier avec degré zéro généralisé). Pour Meier-Brügger<sup>39</sup>, c'est le type principal des neutre en *r/n* (et des neutres en *-men-*) ; il propose le schéma suivant (où *K* = n'importe quelle consonne et *z* = degré zéro) :

PIE strong stem	nom. acc. sg.	* <i>KéK-mḡ</i>	* <i>KéK-r</i>
PIE weak stem	gen. sg.	* <i>KzK-mén-s</i>	* <i>KzK-én-s</i>

<sup>36</sup> Il est envisageable que le suffixe *-ur/ün-* soit à l'origine le résultat d'une fausse coupe dans des noms, comme celui-ci, où le *u* faisait partie du radical.

<sup>37</sup> Avec certitude en hittite, *paḥhur*.

<sup>38</sup> Avec certitude dans got. *fōn* et toch. B *pūwar*.

<sup>39</sup> Meier-Brügger (2003), pp. 208-9.

Le fait que ces deux types de neutres partagent le même type apophonique peut donner du poids à l'affirmation de Benveniste<sup>40</sup> selon laquelle le suffixe *-men* est, à l'origine, la forme alternante du suffixe *-mer*, c'est-à-dire, qu'il n'y aurait eu, à l'origine, qu'un seul suffixe alternant : *-mer/n*. Pour le grec, cela voudrait dire que les neutres en *-μα* (*\*-m̥*) et les neutres en *-μαρ* (*\*-m̥r*) auraient une origine commune. On aurait ainsi un paradigme *\*KéK-m̥r* : *\*Kzk-mén-s*; dans certains noms, le *n* aurait été étendu au nominatif-accusatif et ainsi se serait créée une nouvelle classe de neutre très productive, tandis qu'il ne serait resté que quelques formes en *\*-m̥r*. Cette analyse des faits va à l'encontre de celle de Martinet qui distinguerait ici deux classes différentes, l'une en *\*-m̥n̥* et l'autre en *\*-m̥n̥ > \*-m̥r*.

---

<sup>40</sup> Benveniste (1973), pp. 116-117.

## Sémantisme des neutres en *r/n*

Il y a eu différentes tentatives de classification des neutres en *r/n* du point de vue sémantique. Brugmann<sup>41</sup> distingue trois catégories : les parties du corps, les matières (partiellement) liquides et les périodes temporelles déterminées par des phénomènes naturels. Haudry<sup>42</sup>, quant à lui, propose cinq catégories : les abstraits déverbatifs, les locaux, les temporels, les noms de « fluides » et les noms de partie du corps. Markey<sup>43</sup> donne la classification suivante : les abstraits, les éléments communs concernant surtout la géographie et les fluides, les objets ordinaires, concernant surtout les saisons, les périodes temporelles.

Comme on le voit, le champ sémantique recouvert par les termes est assez vaste, et il est difficile de trouver une véritable unité. Ce que l'on peut dire, c'est que cette formation a servi à créer des substantifs désignant des réalités inanimées. Il est probable, qu'à l'intérieur même de l'indo-européen, certains de ces noms soient plus anciens que d'autres. Comme nous l'avons vu ci-dessus, les neutres avec un suffixe complexe seraient plus récents. Il semble également que les neutres de cette classe qui sont dérivés d'une racine verbale soient moins anciens, ils sont d'ailleurs pour la plupart formés avec un suffixe complexe. Les termes les plus anciens désignaient, semble-t-il, des réalités inanimées du vocabulaire de base : des parties du corps, des notions temporelles et spatiales, des éléments. Le point commun entre ces noms anciens seraient qu'ils possédaient tous un sème de locatif dans leur signifié. Comme le remarque Vansevèren<sup>44</sup> après d'autres, les thèmes en *-r* et en *-n* des neutres hétéroclitiques présentent une fonction locative en apparaissant sans désinence casuelle (par exemple skr. *áhar* ou *áhan* « de jour »). Elle propose, pour remplacer les anciennes désignations (locatifs sans désinences, cas indéfini, thèmes nus), de les appeler des « formes casuelles non marquées ». Il semble, en effet, qu'étant donné que ces termes présentent dans leur signifié un sème de locatif, il soit normal qu'ils ne soient pas marqués.

---

<sup>41</sup> Brugmann (1967 II 1), p. 582.

<sup>42</sup> Haudry (1982), p. 63.

<sup>43</sup> Markey (1985), p. 269.

<sup>44</sup> Vansevèren (1999), pp. 110-119.

## Neutres hétéroclitiques en *r/n* en grec

En grec ancien, l'on rencontre encore un certain nombre de neutres athématiques présentant la flexion hétéroclitique en *r/n*, en fait plus précisément en *-r/-nt-*. En védique, on en dénombre encore quelques-uns, avec alternance *-ar/-n-* : *áhar, áhnas*, n. « jour » et *údhar, údhnas*, n. « mamelle » ; avec alternance *-rk/-n-* : *ásrk, asnás*, n. « sang » ; avec alternance *-rt/-n-* : *yákr̥t, yaknás*, n. « foie » et *śákr̥t, śaknás*, n. « excréments » (apparenté à *κόπρος, -ou*, f. « id. ») ; il existe aussi quatre termes hétéroclitiques en *-i/-n-* : *áksi, aksnás*, n. « œil », *ást̥hi, asthnás*, n. « os », *dád̥hi, dadhnás*, n. « lait sur » et *sák̥thi, sakt̥hnás*, n. « cuisse ». En latin, *aser* « sang » (cf. skr. *ásrk*, gr. *ἔαρ*, etc.) n'est plus attesté que chez un grammairien, *ūber, -eris*, n. « mamelle » (cf. skr. *údhar*, gr. *οὔθηαρ*, etc.) connaît une déclinaison avec thème en *-r* généralisé, *iter, itineris*, n. « chemin » et *iecur, iocineris*, n. « foie » (cf. skr. *yákr̥t*, gr. *ἥπαρ*, etc.) ont des thèmes mixtes sauf au nominatif-accusatif singulier ; il ne reste que *femur*<sup>45</sup>, *feminis*, n. « cuisse » qui connaisse encore l'alternance, et encore un génitif analogique *femoris* est apparu assez tôt. En grec, la catégorie est encore assez importante, toutefois un certain nombre de termes ne se rencontre qu'au nominatif-accusatif singulier et d'autres ne se déclinent plus que sur le thème en *-r*. Nous donnons ci-dessous une liste de neutres hétéroclitiques en grec. Nous tenons à préciser que les reconstructions indo-européennes qui accompagnent ces termes ne sont pour la plupart qu'hypothétiques et qu'elles n'impliquent pas que tous ces termes sont d'égale ancienneté.

### Collectifs holokinétiques en *\*-ōr*<sup>46</sup> :

*ὔδαρ, ὔδατος*, n. « eau » est attesté déjà en mycénien, puis depuis Homère jusqu'en grec moderne dans la langue puriste<sup>47</sup>. Il existe des correspondances dans pratiquement toutes les langues indo-européennes. En indo-européen, ce terme s'oppose à un autre nom

---

<sup>45</sup> Wachter (1997), p. 9 doute de l'antiquité de ce nom. Il n'y a, en effet, pas de parallèles dans d'autres langues et la racine *y* a le sens qui s'est développé en latin et non le sens que l'on reconstruit en indo-européen.

<sup>46</sup> Hamp (1983-4), p. 163 fait remonter *\*-ōr* à *\*-rh<sub>2</sub>*, où *h<sub>2</sub>* est la marque du collectif.

<sup>47</sup> Remplacé par *νερό* dans la langue courante.

de l'« eau » \**h<sub>2</sub>ek<sup>u</sup>*- / \**h<sub>2</sub>ep-* / \**h<sub>2</sub>eb-*. On reconstruit en indo-européen deux paradigmes différents, l'un collectif \**uéd-ōr*: \**ud-n-*, l'autre singulier \**uód-ŕ*: \**uéd-n-*. Le grec a généralisé le degré zéro de la racine.

*σκάωρ*, (*σκάωρ* en dorien) *σκατός*, n. « excrément », attesté depuis Aristophane, correspond à hitt. *šakar*, *šaknaš*, n. (qui ne présente pas la forme du collectif, mais le singulier \**sók-ŕ*). Comme pour *ῥδωρ*, le grec a généralisé le degré zéro de la racine. On reconstruit \**sék-ōr*, \**sk-n-és*.

*πέλωρ* (*τέλωρ* Hsch.), -, pl. *πέλωρα*, n. « monstre », attesté depuis Homère, est seulement utilisé au nominatif-accusatif singulier et pluriel. D'après la forme *τέλωρ* citée par Hésychius, on reconstruit une labio-vélaire à l'initiale (\**k<sup>u</sup>ér-ōr*), et l'on considère *πέλωρ* comme éolien. L'on rapproche *τέρας* « prodige » et l'on explique le *l* par l'effet d'une dissimilation.

*τέκμωρ*, - (*τέκμωρος* Hdn, *Gr.* 770), n. « terme » se trouve chez Homère et une fois chez Alcman (5,2,II 3 Page) ; l'on ne rencontre ensuite que *τέκμαρ*. Les deux formes ne s'utilisent qu'au nominatif-accusatif. Le thème en *-n* est attesté dans av. *čašman-* « œil ». L'on pourrait reconstruire \**k<sup>u</sup>ék-mōr*, formé sur le radical verbal \**k<sup>u</sup>ék-* « voir, apercevoir » (*LIV* pp. 383-385).

*έέλωρ* (*έλωρ* Hsch. et Hdn. *Gr.* 770), - (*έλωρος* Hdn. *Gr.* 770), n. « souhait » se trouve chez Homère et chez Hésiode, et n'est employé qu'au nominatif-accusatif. On reconstruit \**h<sub>1</sub>uél-d-ōr* formé sur le radical verbal \**h<sub>1</sub>ueld-* « désirer » (*LIV* p. 254) d'*έέλωμαι* « désirer » (*έλωμαι* est une forme secondaire formée sous l'influence de (*ŕ*)*έλωμαι*). Bien qu'ils semblent ne pas présenter de laryngale initiale, l'on pourrait rapprocher les radicaux, avec suffixation différente, de lat. *uolle* « vouloir », *uelh<sub>1</sub>-* « choisir » (*LIV* p. 677) et de (*ŕ*)*έλωμαι* « espérer », \**uelp-* « espérer » (*LIV* p. 680).

*έλωρ*, - (*έλωρος* Hdn. *Gr.* 770), pl. *έλωρα*, n. « proie » est un terme épique utilisé seulement au nominatif-accusatif singulier et pluriel ; chez Homère on le trouve huit fois au singulier et une fois au pluriel. Il apparaît aussi deux fois chez les tragiques (Soph. *Aj.* 830 et Eschl. *Supp.* 800). Selon Chantraine (*DELG s.v.*), ce nom semble, au contraire d'*έλειν* « prendre, s'emparer de » dont il est rapproché, comporter un *ŕ* initial. Chantraine invoque donc une alternance \**suel-/sel-* et invoque *άλίσσομαι* « être pris ». Il ne semble pas pourtant que le radical d'*έλειν*, \**selh<sub>1</sub>-* « prendre » (*LIV*

p. 529) et celui d' *άλίσκομαι*, \**melh<sub>3</sub>*- « frapper » (*LIV* p. 679) puissent avoir la même origine. On pourrait reconstruire \**μέlh<sub>3</sub>-ōr*.

1. *κέλωρ*, -*ωρος*, m. « fils » apparaît chez Euripide au vers 1034 d' *Andromaque* et chez Lycophon ; chez Hésychius, l'on trouve les gloses suivante : *κελώριον παιδίον* et *κέλωρ ἔγγονος, υἱός. ἐκτομίας, γάλλος, σπάδων* (la deuxième partie intéresse *κέλωρ* 2). En admettant une dissimilation (\**κέρωρ*), l'on peut invoquer des thèmes en -*s* correspondants dans d'autres langues : lat. *Cerēs*, vha. *hirsī* « millet », arm. *ser* « race, descendance ». La racine commune de ces noms (\**ker-*) exprimerait la notion de « (faire) croître » et l'on pourrait y rattacher les termes grecs *κορέννυμι* « rassasier », radical \**kerh<sub>3</sub>*- « rassasier, nourrir » (*LIV* p. 329), et *κόρη* « jeune fille ». *κέλωρ* < \**kerh<sub>3</sub>-ōr* serait un ancien neutre collectif signifiant « descendance ».

2. *κέλωρ*, « eunuque » apparaît chez Hésychius, comme on l'a vu ci-dessus (*κέλωρ ... ἐκτομίας, γάλλος, σπάδων*). Si l'on admet, comme pour le précédent, une dissimilation de \**κέρωρ*, on peut le faire dériver de la même racine que *κείρω* « couper », \*(*s*)*ker-* « tondre, gratter, séparer » (*LIV* pp. 556-557), d'où \**ker-ōr*. Le latin présente un thème en -*n* avec un sens différent avec *carō*, *carnis*, f. « chair ».

3. *κέλωρ*, « cri, voix » apparaît chez Hésychius (*κέλωρ φωνή*). On le rapproche de *κελαρύζω* « bruire », qui suppose un neutre singulier \**κέλαρ*, et de *κέλαδος*, -*ου*, m. « bruit, clameur ». On a affaire ici à une racine « disyllabique », *a priori* \**kel-h<sub>2</sub>*-, mais le radical de *καλέω*, \**kleh<sub>1</sub>*- « appeler » (*LIV* pp. 361-362), invite plutôt à poser \**kel-h<sub>1</sub>*- ; *κέλαδος* serait formé avec un suffixe -*αδος* et \**κέλαρ* serait une forme analogique qui aurait remplacé le \**κέλερ* attendu<sup>48</sup>. Pour *κέλωρ*, on pourrait ainsi poser \**kel-h<sub>1</sub>-ōr*.

*ἄχωρ*, -*ορος*, m. « maladie de peau, pellicules, teignes, affection desquamative du cuir chevelu » apparaît une fois chez Aristophane (fr. 360) et chez les médecins. Chez Hésychius, l'on trouve aussi un accusatif *ἄχωρα*. Ce nom est rapproché d' *ἄχυρα*, pl. n. « paille » et d' *ἄχνη*, -*ης*, f. « balle du grain » formé sur le thème en -*n*. On pourrait poser \**h<sub>2</sub>ég<sup>h</sup>-ōr* ou \**ág<sup>h</sup>-ōr*, ancien neutre signifiant « \*balle de céréales »<sup>49</sup>.

*ἰχωρ*, -*ωρος*, m. « sérosité, sanie », chez Homère « sang des dieux ». Hom. *Il.* 5,416. atteste un accusatif *ἰχῶ*, ce qui impliquerait qu' *ἰχωρ* ait été un thème en *s* contracte,

---

<sup>48</sup> Sur ce problème, voir Beekes (1969), p. 192.

<sup>49</sup> Cf. *DELG Supplément*, s.v.

mais une variante *ἰχῶρ* ou *ἰχώρ* induit plutôt à penser que c'était un ancien neutre. L'étymologie est inconnue. Pour le sens, voyez *DELG Supplément*, s.v.

### Singuliers acrostatiques I (ό/έ) en \*-r̥:

*ούθαρ*, -ατος, n. « mamelle » est connu depuis Homère et a des correspondants dans la plupart des langues apparentées : skr. *údhar*, *údhnas*, n., lat. *uber*, -eris, n., lit. *ūdr-óju*, -óti « donner du lait », vha. *ūtar*, v.norr. *jūgr*, v.sax. *ieder*. On reconstruit un type acrostatique : *\*h<sub>1</sub>óu-H-d<sup>h</sup>-r̥* : *\*h<sub>1</sub>éuHd<sup>h</sup>-ŋ-s*. Le degré zéro de la racine dans certaines formes peut venir du locatif qui dans le type acrostatique est caractérisé par le degré zéro de la racine et le degré *e* du suffixe<sup>50</sup>.

*όναρ*, *όνείρατος*, n. « songe », attesté depuis Homère, doit sa flexion, à part le nom.-acc., à l'influence d'*όνειρος*, -ου, m. formé sur lui au moyen du suffixe *\*i̯%*, qui exprime une personnification. En grec, sont attestées deux autres formes en -αρ secondaires : *όνειαρ* (Call. *Épigr.* 49, *AP* 7,42) et *όνειραρ* (*EM*). Comme correspondants, l'on a en arménien : *anurj* (*\*Honōr-jo-* ou *\*h<sub>3</sub>nōr-jo-*) et en albanais guègue *âdërrë*, tosque *ëndërrë* (*\*Honr-jo-* ou *\*h<sub>3</sub>enr-jo-*). Pour le grec, l'on pourrait poser soit *\*Hon-r̥* soit *\*h<sub>3</sub>en-r̥*, et bien sûr, si c'est le dernier, le terme ne serait pas acrostatique.

*γοναρ* « matrice ou mère » se trouve dans une glose d'Hésychius (γονάρ· μητέρα [corrigé parfois en μήτρα], Λάκωνες, cf. aussi γονάδες· μητέρες [corrigé parfois en μήτραι], Λάκωνες). Plutôt qu'un ancien neutre hétéroclitique (*\*gónh<sub>1</sub>-r̥*), il s'agit en toute vraisemblance d'une forme à rhotacisme pour *\*γονάς*, -άδος, f.

### Singuliers acrostatiques II (έ/έ) en \*-r̥:

*ήπαρ*, -ατος, n. « foie », attesté depuis Homère, a des correspondants dans plusieurs autres langues indo-européennes, skr. *yákṛt*, *yaknás*, lat. *iecur*, *iocineris*, av. *yākarə*, lit. *(j)ėknos* ou *(j)āknos*, f. Benveniste<sup>51</sup> y rattache les formes à liquide initiale, v.norr. *lifr*, vha. *lebara*, arm. *leard*, en analysant le nom du « foie » comme thème II de la racine

<sup>50</sup> Cf. Meier-Brügger (2003), p. 214.

<sup>51</sup> Benveniste (1973), pp. 9, 181-2 et 185-6.

\**lejk<sup>u</sup>*- « abandonner, s'éloigner de » (*LIV* pp. 406-408), d'où la reconstruction \**l<sup>h</sup>ék<sup>u</sup>-r-t* pour les formes à degré plein et \**l<sup>h</sup>ék<sup>u</sup>-r* pour les formes à degré long (le second élargissement -*t* aurait pour effet l'abrégement de la voyelle radicale). L'étymologie de Benveniste ne fait pas l'unanimité, Meier-Brügger propose par exemple la reconstruction \**Hl<sup>h</sup>ék<sup>u</sup>-r*.<sup>52</sup> Pour expliquer l'alternance entre formes avec degré *e* et formes avec degré *ē*, il semble plus adéquat d'y voir, avec Schindler<sup>53</sup>, les traces de l'ancien type apophonique acrostatique, \**l<sup>h</sup>ék<sup>u</sup>-r*: \*\**l<sup>h</sup>ék<sup>u</sup>-r-s*.

*ἦτορ*, -, n. « cœur », attesté depuis Homère, n'est employé qu'au nominatif-accusatif singulier, sauf une fois au datif singulier, *ἦτορι*, dans un fragment de Pindare (Pi., *fr.* 52 f.). Bien qu'il n'y ait pas trace du thème en -*n*, ce nom du « cœur » est considéré comme un ancien neutre en *r/n* avec traitement éolien de la sonante *r*.<sup>54</sup> On en rapproche v.isl. *œðr* f. « veine », vha. *ād(a)ra*, mha. *āder* « veine, nerf », pl. « entrailles » ; v.irl. *inathar* (de \**en-ōtro-*) « entrailles ». On pourrait reconstruire \*(*H*)*ét-r* qui serait du même type apophonique qu'*ἦπαρ*.

*φρέαρ* (*φρηρ* en dorien, *φρεῖαρ* Nicandre, *Th.* 486), -*ἄτος*, n. « puits » est le résultat d'une métathèse quantitative (\**φρηρῆῶρ*). Il n'y a qu'une seule occurrence chez Homère (*Il.* 5,196-7 : ἐξ οὔ (= Ὠκεανοῖο) περ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα / καὶ πᾶσαι κρηναὶ καὶ φρεῖατα μακρὰ νάουσιν). L'arménien fournit un correspondant exact avec *albiwr* « source » (*a-lb-* de \**a-rb-* < \**br-*). En germanique, l'on rencontre une formation en -*n* sur le degré zéro, got. *brunna* « source ». *φρέαρ* est construit sur le thème II : \**b<sup>h</sup>r-ey-*, d'où \**b<sup>h</sup>réy-r*; l'on rencontre le thème I, par exemple, dans lat. *ferueō* « bouillonner », \**b<sup>h</sup>erū-* « bouillir, bouillonner » (*LIV* p. 81, voir aussi p. 96 \**b<sup>h</sup>reūH-* « bouillonner »).

*ἔαρ* / *εἶαρ* (*ἦαρ* Hsch.<sup>55</sup>), -*αρος*, n. « sang », donné pour chypriote par Hésychius, est attesté tardivement en grec (depuis Callimaque), malgré son caractère archaïque ; il a été remplacé par *αἷμα*, -*ατος*, n. Les noms correspondants dans les autres langues sont

<sup>52</sup> Meier-Brügger (2003), pp. 83-84 ; il pose *H*initial en admettant le traitement \**H<sup>h</sup>-* > gr. *h-* (opposé au traitement \**j-* > gr. *dz-* ou *d<sup>h</sup>-*)

<sup>53</sup> Cf. *supra*.

<sup>54</sup> Cf. Lejeune (2005), § 201.

<sup>55</sup> Hésychius donne quatre formes : *ἔαρ*· *αἷμα*. *Κύπριοι* / *εἶαρ*· *αἷμα*. *ἢ ψυχῆ* / *ἦαρ*· *αἷμα*. *ψυχῆ* / *ἶαρ*· *αἷμα*. *ἢ μοῖρα*.

les suivants : skr. *ásrk*, *asnás*, n., hitt. *ešhar*, *eš(ha)naš*, toh. *ysār*, lette *asins*, arm. (forme élargie) *ar-iwn*, lat. *aser*. On reconstruit *\*h<sub>1</sub>és-h<sub>2</sub>-r* : *\*h<sub>1</sub>és-h<sub>2</sub>-n-s*.

*ἔαρ* (*ἤρ* Alcman et *γίαρ*, *γέαρ* Hsch.), *ἔαρος* (*ἤροος* attique, *εἶαρος* en poésie), n. « printemps » est attesté depuis Homère. Des termes correspondants sont attestés dans plusieurs autres langues, lat. *uēr*, v.isl. *vár*, arm. *garun*, skr. *vasantá-*, av. loc. *vaṅri*, v.sl. *vesna*, lit. *vasarà* « été ». Le latin et le vieil islandais invitent à poser un type apophonique acrodynamique avec alternance *ē/e* : *\*ués-r* : *\*ués-n-s*.

### Singuliers protérokinétiques en *\*-r* :

*θέναρ*, *-αρος*, n. « paume ». Hom. + ; *\*dhén-r* ; thème en *-n* : cf. *παραιθένατα*. Voir plus loin.

*μηχαρ*, -, n. « expédient » se trouve dans les chœurs chez Eschyle (*Pr.* 606, *Supp.* 394, etc.) ; on attendrait donc *\*māchar*. Peut-être formé sur les cas obliques de cet ancien neutre, l'on trouve le terme courant *μηχανή*, *-ῆς*, f. Depuis Homère, est attesté une autre forme, *μηχος*, *-εος*, n. La coexistence de neutres sigmatiques et de neutres en *r/n* n'est pas sans parallèles. On a rapproché got. *mag* « pouvoir (verbe) », *mahts* « pouvoir (subst.) » ; v.slav. *mogor* « pouvoir (verbe) », v.slav. *moštī* « pouvoir (subst.) ». On pourrait reconstruire *\*má-g<sup>h</sup>-r*, sur un radical verbal *\*mágh-* « pouvoir » (*LIV* p. 422).

*στέαρ* (*στήρ* pap. hellén., *στεῖαρ* Hdn, *Gr.* 770), *στέατος* (*σῆτος* pap. hellén., *στεῖατος* Hdn, *Gr.* 770), n. « graisse », attesté depuis Homère, est le résultat d'une métathèse quantitative : *\*st-éh<sub>2</sub>-j-r* > *\*stājāro* > *\*stḗaro* > *στέαρ*. En sanskrit, les formes apparentées ont le degré zéro du radical : *stiyāh* « eaux dormantes » et *styāna-* « solide, ferme ».

*ἄλειφαρ*, *-ατος*, n. « onguent », attesté depuis le mycénien (dat. *arepate*), semble être formé sur le verbe *ἀλείφω* « oindre ». Un doublet existe avec un thème en *-n* : *ἄλειφα*, *-ατος*, n. En ce qui concerne l'étymologie, on pose *\*h<sub>2</sub>léj-b<sup>h</sup>-r*, avec la racine *\*(h<sub>2</sub>)lej-* que l'on retrouve dans *ἀλίνειν* et lat. *línō*, etc., présent à infixe nasal, *\*h<sub>2</sub>li-né/n-H-* du radical *\*h<sub>2</sub>lejH-* « barbouiller » (*LIV* pp. 277-278), et, peut-être, avec un élargissement différent, dans *λίπα*, skr. *limpāti*, etc. *\*lej-p-* « rester coller » (*LIV* pp. 408-409).

*ἄλλαρ*, - (*ἄλλαρος* Hdn, *Gr.* 770), n. « protection », attesté depuis Homère, ne s'emploie qu'au nominatif-accusatif. Il présente le thème I, *\*h<sub>2</sub>él-k-*, d'un radical contenu dans un grand nombre de mots en grec. Skr. *rakṣ-* de *rákṣati* « protéger »

correspond au thème Π, *\*h<sub>2</sub>l-ek-*, que l'on trouve par exemple dans *ἀλέξω* « défendre », *\*h<sub>2</sub>leks-* « repousser, protéger » (*LIV* p. 278).

*εἶλαρ* (*ἐλαρ* Hsch.), -, n. « protection, défense » est un terme rare que l'on trouve dans trois vers différents chez Homère (avec génitif de ce qui est protégé dans *Il.* 7,338 = 437 *εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν* rapporté à *πύργοι* et dans *Il.* 14,56 = 68 *εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν* rapporté à *τεῖχος* ; avec génitif de ce dont on se protège dans *Od.* 5,257 *κύματος εἶλαρ*) toujours au nominatif-accusatif. On le rattache<sup>56</sup>, en admettant une dissimilation, au radical de présent *\*μέτ-υ-* d' *ἔρουμαι* « protéger », racine *\*μετ-* « retenir, défendre » (*LIV* pp. 684-685), d'où *\*μέτ-υ-τ* > *\*φέλφαρ* > *\*ἐλαρ*. Il sera remplacé par un dérivé en *-μα*, *ἔρουμα*.

*ἶλαρ*, n. « désir » n'est attesté qu'une fois dans un passage d'Eschyle qui fait difficulté (*Supp.* 850). Le thème en *-n* se trouve dans *ἰχανάω* / *ἰχαίνω* « désirer ». On a rapproché *ἀχίην*, *-ἦνος*, m. « pauvre » et skr. *īhate* « solliciter, désirer ». Le radical est *\*Hejǵh-* « désirer » (*LIV* p. 222) ; *ἶλαρ* aurait le degré zéro généralisé, avec *ī* par analogie avec le présent redoublé.

*σκίναρ*, n. « corps d'un animal mort », attesté chez Nicandre (*Th.* 694), est rapproché, malgré le vocalisme, de *σκῆνος* « corps ».

*πῦαρ* « premier lait » est attesté dans une variante chez Solon (25,7 D pour *πίαρ*), chez Eustathe (1626,6) et peut-être chez Hésychius, s'il est juste de corriger *πίας* en *πῦαρ*. L'antiquité de *πῦαρ* est douteuse ; le terme courant est *πῦός*, *-οῦ*, m. que l'on rapproche de *πύον*, *-ου*, n. « pus ».

*κύαρ*, *-αρος*, n. signifie « trou (d'une aiguille) » dans Hp. *Morb.* 2,33 et « orifice de l'oreille » chez Pollux (2,86). On rapproche av. *sūra-* m. « trou » (< *\*kūro-*), arm. *sor* « trou, caverne » (< *\*kōmer-o-*) et lat. *cauus* « trou ». En grec, l'on rapproche *κύλα* « creux sous les yeux », *κοῖλος* « creux » (*\*κοφ-ιλ-ος*), *κῶος* « creux, caverne, prison », et *κνέω* « être gonflé » d'un radical *\*kneh<sub>1</sub>-* « gonfler » (*LIV* p. 339-340).

*ἄλπαρ* « chose agréable » est attesté dans une inscription (*Inscr. Cret.* 1, XVI, IV A5, III-II<sup>e</sup> s. av.). On le rapproche d'*ἀλπνιστος* « très doux » et d'*ἑπαλπνος* « aimable, désiré ». On pose *\*φαλπ-*, degré zéro répondant à (*φ*)*ἐλπομαι*, *\*μελπ-* « espérer » (*LIV* p. 680), et donc *\*μῑ-ρ-τ*.

---

<sup>56</sup> Cf. *DELG Supplément*, s.v.

*σύφαρο*, -, n. « peau ridée » est attesté depuis Sophron (*fr.* 55) ; on le retrouve chez Callimaque (*fr.* 260) avec le même sens. Chez Lucien, il a le sens de « peau dont se dépouille un serpent », il est dit d'un vieillard chez Lycophron, et, chez Hésychius, il connaît les sens « crème du lait » et « figue ridée ». Le *σ*-initial le dénonce comme un emprunt. On a rapproché lat. *sūber* « (chêne-)liège », malgré la différence de sens et la correspondance gr. *-φ*-, lat. *-b*- peu claire, si les deux termes sont des emprunts à une source commune.

### Singuliers protérokinétiques en *\*-u<sub>ṛ</sub>* :

*πῦρ*, *πυρός*, n. « feu », attesté depuis Homère, vient du nom inanimé indo-européen du « feu » : *\*péh<sub>2</sub>-u<sub>ṛ</sub>*, voir plus haut. Le thème en *-n* est attesté en hittite *paḫhur*, *paḫḫuenaš* et aussi en germanique, où une partie des dialectes a généralisé le thème en *-r*, par exemple vha. *fiur*, et une autre, le thème en *-n*, par exemple got. *fōn*<sup>57</sup>.

*πεῖρα*<sup>58</sup>, *-ατος*, n. « limite », que l'on trouve chez Homère surtout au pluriel, sera remplacé ensuite par *πεῖρας* (Pindare) et *πέρας* (attique). Il repose sur la racine indo-européenne bien connue *\*per-* « traverser » (*LIV* pp. 472-473). On pose *\*pér-u<sub>ṛ</sub>* et l'on rapproche skr. *párvan-* n. « nœud, jointure, section ».

*εἶδα* (*ἔδαο* Hsch.), *-ατος*, n. « nourriture » est attesté depuis Homère. *εἶδαο* est une graphie épique pour *\*éd-φαο* < *\*h<sub>1</sub>éd-u<sub>ṛ</sub>* ; il est donc formé sur la racine bien connue *\*h<sub>1</sub>ed-* « manger » (*LIV* pp. 230-231) et cela était déjà clair pour les anciens, comme on le voit dans la figure étymologique (Hom. *Od.* 11,123 = 23,270) : ἀνέρες οὐδέ θ' ἄλεσσι μεμυγμένον εἶδαο ἔδουσιν.

*δέλεαο*, *-ατος*, n. « appât » est attesté depuis Euripide. On rencontre un pluriel *δείλατα* (*\*δελφατα*) dans une variante d'Hom. *Od.* 12,252 et chez Callimaque (*fr.* 177,77), un génitif *δελείατος* (Numén. *Ath.* 305a), et une forme *βλήο* (Hsch. et *EM* 200,27). Cette dernière forme invite à reconstituer une labio-vélaire à l'initiale : *\*g<sup>u</sup>él-h<sub>1</sub>-u<sub>ṛ</sub>* pour *δέλεαο* et *\*g<sup>u</sup>lh<sub>1</sub>-u<sub>ṛ</sub>* > *\*βλεφαο* pour *βλήο*. Il n'y a pas d'étymologie établie.

<sup>57</sup> Cf. Wakelin (1974), p. 110.

<sup>58</sup> Pour les emplois et le sens, voir Björck (1937), pp. 143-148.

*ἄλειαρ* / *ἄλεαρ* (Hdn), -ατος, n. « farine de blé », ne se trouve qu'une fois chez Homère au pluriel, *ἀλείατα* (*Od.* 20,108). Une ancienne inscription (*Milet* 3, p. 163, n° 31, VI<sup>e</sup> s. av.) nous donne la forme *ἀλέατα*, accompagnée, comme dans le vers d'Homère, d'*ἄλφιτα* « farine d'orge ». Les deux formes du nom.-acc. sg. nous sont connues par Hérodien (*Gr.* 2.472 : ἄλειαρ : διὰ τῆς εἰ̄ διφθόγγου· ἐκ γὰρ τοῦ ἄλεαρ γέγονεν ἄλειαρ. σημαίνει τὰ ἄλευρα) La forme homérique avec -ει- peut s'expliquer par un allongement métrique. Il y a un correspondant en arménien *alewr* (← *\*aliwr* < *\*h<sub>2</sub>léh<sub>1</sub>-ur̥*) « farine ». On pose alors pour le grec *\*h<sub>2</sub>léh<sub>1</sub>-ur̥*, en effet, il semble que le grec a généralisé dans tous les termes apparentés ce radical au degré zéro, comme dans le verbe *ἀλέω* « moudre » ( ? *\*h<sub>2</sub>lh<sub>1</sub>-ié-* ou formation secondaire sur l'aoriste), d'après le radical verbal indo-européen *\*h<sub>2</sub>leh<sub>1</sub>-* « moudre » (*LIV* p. 277).

*ὄνειαρ*, -ατος, n. « ce qui est avantageux, utile, pl. aliments, cadeaux » est attesté depuis Homère, surtout dans la formule récurrente : οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκειμένα χεῖρας ἰάλλον (*Il.* 9,91, etc.). Il fait partie de la famille lexicale grecque du présent à infixé nasal *ὀνίνημι* « être utile », *\*h<sub>3</sub>n-né/n-h<sub>2</sub>-*, radical *\*ónā-* < *\*h<sub>3</sub>neh<sub>2</sub>-* « jouir de » (*LIV* pp. 302-303). On pose *\*h<sub>3</sub>n-éh<sub>2</sub>-ur̥*.

*κτέαρ* (poésie hellén. et tardive), -ατος, n. « bien » n'est connu pendant longtemps, à partir d'Homère, qu'au datif pluriel, *κτεάτεσσι*. Le nominatif-accusatif singulier apparaît chez Quintus de Smyrne (4,543). Le verbe apparenté *κτάομαι* « acquérir » pourrait être rapproché de la racine verbale *\*tek-* « tendre la main, accueillir, obtenir » (*LIV* pp. 618-619). On aurait affaire à un verbe dénominal (< *\*tk-eh<sub>2</sub>-jé-*) dérivé d'un nom du type de *φυγή*. La base verbale en grec serait *κτη-* (cf. aor. *ἐκτησάμην*). Sur cette base, l'on attendrait *\*κτή(φ)αρ*. Le *ē* a peut-être été pris pour la contraction d'*-ae-* ; l'on aurait un parallèle dans la forme *κέαρ* pour *κῆρ* chez les tragiques, ou alors, l'on aurait ici un cas d'abrégement d'une voyelle longue en hiatus.

*πίαρ*, -, n. « graisse animale » est attesté depuis Homère. Les noms correspondants en indo-iranien sont des thèmes sigmatiques neutres, skr. *pívas-* et av. *pívah-* « graisse, lard ». À côté de *πίαρ*, existe un adjectif archaïque, *πίων*, *πίειρα* auquel correspond exactement skr. *pívan-*, *pívarī* « gras, opulent ». On reconstruit *\*píH-ur̥*, avec le thème faible généralisé.

*κάρηαρ* « tête », que l'on trouve dans un fragment (155 Matthews) d'Antimaque, est un nominatif-accusatif secondaire formé d'après le pluriel épique *καρήατα* de *κάρη*.

## Singuliers protérokinétiques en *-mr̥*:

*ἡμαρ* (*ἄμαρ* en dorien), *-ατος*, n. « jour », attesté depuis Homère, a été remplacé par l'usuel att. *ἡμέρᾱ* (ion. *ἡμέρη*, dor. *ἄμέρᾱ*, locr. *ἄμᾶρᾱ*). En arménien, le terme correspondant, *awr* (*\*āmōr*), a la forme du collectif. On pourrait reconstruire pour le singulier *\*Héh<sub>2</sub>-mr̥*(?).

*τέμμαρ*, -, n. « terme », doublet singulier du collectif *τέκμωρ*, est attesté depuis Hésiode.

*ἰμμαρ* « humidité » qui se trouve dans une glose d'Hésychius (*ἰμμαρ*· νοτίς) serait un doublet neutre d'*ικμάς*, *-άδος*, f. « id. » attesté depuis Homère, plutôt qu'un *\*ικμάρ* laconien avec rhotacisme. Le thème en *-n* se trouve dans *ικμαίνω* « mouiller ». Le radical *ik-* serait une forme à psilose et pourrait être rapproché de skr. *siñcāti* « verser », vha. *sīhan* « filtrer », v.sl. *sbcati* « uriner », etc., d'un radical *\*sejk<sup>u</sup>*- « déverser ». On pourrait ainsi reconstruire *\*sik<sup>u</sup>-mr̥*.

*λῦμαρ*, attesté chez Maxime d'Ephèse (π. κατ. 238), semble être une forme archaïsante pour *λύμα*, *-ατος*, n. « ordure ». Mais, s'il est ancien, on aurait le thème en *-n* dans *λυμαίνω* « souiller ».

*μῶμαρ*, attesté chez Lycophron (1134) est peut-être un faux archaïsme pour *μῶμος*, *-ου*, m. « critique vive et railleuse ». Une glose d'Hésychius atteste une forme *μῶμαρ* (*μῶμαρ*· αἴσχος. φόβος. ψόγος). On aurait le thème en *-n* dans le verbe *μωμαίνω* « critiquer, railler » (Hdn. *Epim.* 1,268).

D'après la comparaison avec d'autres langues, l'on remarque que certains noms, qui ne présentent aucune trace d'hétéroclisie, devaient être à l'origine hétéroclitiques.

*νεῦρον*, *-ου*, n. « nerf », attesté depuis Homère, doit être un ancien hétéroclite d'après la comparaison ; en effet, l'on trouve en sanskrit *snāvan-* n. « tendon » et *a-snāvira-* « sans tendons » et en iranien *\*snāvar* dans av. *snāvarə.bāzura-* « Sehnen als Arme habend<sup>59</sup> ». En latin, le nom correspondant a aussi été thématifié, *neruus* (avec métathèse). On pose *\*s(h<sub>2</sub>)néh<sub>1</sub>-ur̥* (peut-être sur le radical de *νέω* « filer », *\*sneh<sub>1</sub>-*

---

<sup>59</sup> *EWAia*, sous *snāvan-*.

« filer » *LIV* pp. 571-572) ; le terme est donc un singulier protérokinétique à suffixe complexe \*-μερ.

*κόπρος*, -ου, f. « excrément », attesté depuis Homère, est un dérivé thématique (peut-être un ancien adjectif<sup>60</sup>) d'un ancien neutre hétéroclitique, conservé en sanskrit : *śákṛt*, *śaknás*, n. « excrément ». On pose donc \**k̂ok<sup>u</sup>-r* formé sur un radical verbal \**k̂ek<sup>u</sup>*- que l'on aurait dans lit. *šikti* « cacare ».

*περόν*, -οῦ, n. « aile », attesté depuis Homère, doit être un ancien neutre hétéroclite \**pét(h<sub>2</sub>)-r*, d'après la comparaison avec hitt. *pattar*, *paddanaš* (gén. pl.), n., formé sur le radical verbal \**peth<sub>2</sub>*- « (s'en)voler » (*LIV* p. 479).

La liste des termes étudiés ci-dessus n'est et ne se veut pas exhaustive ; elle présente cependant, il nous semble, les termes les plus importants. On pourrait s'intéresser à d'autres termes qui pourraient être d'anciens hétéroclitiques, comme *ῥφραρ*, -έαρως, n. « gui » en arcadien ; *βῶμαρ* attesté chez Hérodien (*Gr.* 770) doublet de *βωμός*, -οῦ, m. « autel » ; *ἄφαρ* « aussitôt », cf. *ἄφνω* « soudain » ; *εἶθαρ* « tout à coup » ; *ἴκταρ* « tout contre », cf. *ὑπερικαίνοντο* (Hom. *Od.* 23,3) ; *νέκταρ*, -αρως, n. « nectar » ; *νῶκαρ* « coma » ; *ῥπαρ*, -, n. « songe ».

---

<sup>60</sup> Cf. *EWAia*, sous *śákar*-.

## Deuxième partie :

# Les noms de la « main » en grec

## Les noms de la « main »

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, les noms de parties du corps sont souvent considérés comme particulièrement stables, ne subissant que peu de changements diachroniquement. Par exemple, dans la liste de cent notions de la glottochronologie, il y a vingt-et-un noms de parties du corps (ventre, os, oreille, œil, plume, pied, cheveux, main, tête, cœur, foie, chair, bouche, cou, nez, peau, queue, langue, sein, corne, genou)<sup>61</sup>. En indo-européen, l'on trouve cette stabilité pour le nom du « pied » par exemple, bien que le terme indo-européen ne soit plus utilisé en balto-slave et en celtique ; parfois, les termes dans les différentes langues, semblent apparentés, mais à cause de légères différences, il est impossible de reconstruire un prototype indo-européen commun ; parfois encore, et c'est le cas pour le nom de la « main », les différents dialectes présentent presque chacun un terme différent. Pour la « main », cela peut paraître étrange, car dans d'autres familles de langues, le terme est resté très stable. Une des raisons le plus souvent invoquée est le tabou linguistique qui porte souvent sur ce qui touche à la religion, sur les noms d'animaux et sur les parties du corps. La main étant utilisée souvent dans des actes rituels et symboliques, les locuteurs ont pu préférer utiliser un terme moins connoté pour la vie de tous les jours ou alors l'emploi du terme a même pu être restreint à un cadre spécifique, par exemple aux cercles religieux, et donc avoir disparu du langage du commun des mortels.

L'on reconstruit habituellement deux noms de la « main » en indo-européen : on trouve l'un dans grec *χείρ*, l'autre dans latin *manus*. Dans certains groupes de dialectes, les deux termes ont disparu. En balto-slave, le nom de la « main » est formé sur un radical verbal *\*renk-* « rassembler, cueillir » (*LIV* p. 506) qui n'est attesté qu'en baltique : lit.

---

<sup>61</sup> Pour la glottochronologie, cf. par exemple Th. Penchoen (1968).

*renkù, riñkti*, « rassembler, cueillir », v.pr. *sen-rīnka* « il rassemble ». Il désigne la « main » et le « bras » : v.pr. *rancko*, lit. rankà, let. *rùoka* ; v.slav. *roka*. En celtique, l'on trouve deux termes différents, l'un est un nom de la « paume » utilisé comme nom de la « main » : v.irl. *lám* (cf. *παλάμη*), et l'autre est un nom du « poing », d'une racine \**der-* « déchirer » (*LIV* pp. 119-121) : bret. *dorn*. En proto-germanique, se restitue une forme \**hand-u-* littéralement « chose qui saisit » qui semble dérivée d'une racine que l'on trouve dans got. \**hinPan* « attraper »<sup>62</sup>.

Les deux noms de la « main » en indo-européen seraient tous deux des anciens neutres hétéroclitiques : \**méH-ŕ*, \**mH-n-és*<sup>63</sup> et \**ǵhés-ŕ*, \**ǵhes-n-és*<sup>64</sup> qui déjà en indo-européen aurait été refait en un nom animé, \**ǵhés-ōr*, \**ǵhes-r-és*, f. Assez tôt, en indo-iranien, le terme aurait aussi été animé, mais d'une manière différente, avec un suffixe *-to-*. Il est devenu un thème en *-a* masculin : skr. *hásta-*, av. *zasta*, v.pers. *dasta-* (\**ǵhes-to-*). La répartition des deux formes est la suivante, pour \**mHn-* : italique (par exemple, lat. *manus*), germanique (par exemple, vha. *munt*) et celtique (par exemple, v.irl. *muntar*, f. « famille » ou corn. *manal* « gerbe ») ; pour \**ǵhes-* : albanais (*dorë*), grec (*χεῖρ*), arménien (*jeřn*), indo-iranien (skr. *hásta-*, av. *zasta-*), anatolien (hitt. *keššar*), tocharien (A *tsar*, B *šar*) ; ce qui donne une distinction nord-ouest – sud-est<sup>65</sup>. En balto-slave, l'on ne trouve qu'une trace du deuxième terme, dans lit. *pa-žastis* « aisselle ».

Markey explique la présence de deux noms désignant la même réalité en indo-européen par une différence de champ d'emploi. \**ǵhés-ŕ* désignerait la « main » physique et \**méH-ŕ* la « main » institutionnel. Il propose l'explication suivante pour l'émergence des deux termes. Le terme \**méH-ŕ* serait le plus ancien et il aurait d'abord signifié la « main » dans un sens purement physique. Il aurait ensuite été utilisé métaphoriquement comme terme institutionnel. Ensuite le besoin se serait fait sentir d'avoir un terme qui ne désignerait que la « main » en tant que partie du corps, ce qui aurait amené la création d'un nouveau terme, \**ǵhés-ŕ*.

Il est possible que le germanique offre un parallèle à ce phénomène. En effet, vha. *munt* et v.angl. *mund* signifient « main », mais aussi « tutelle, protection ». Les emplois

<sup>62</sup> Pour une étude approfondie du nom de la « main » en germanique, voir Markey (1985) pp. 278-282.

<sup>63</sup> cf. Markey (1985).

<sup>64</sup> cf. Schindler (1967), pp. 244-249.

<sup>65</sup> Il y a quand même des traces de \**meH-* à l'est : gr. *μάχη* (?), alb. *marr* « prendre », hitt. *manijahh-* « entreprendre » et peut-être une trace de \**ǵhes-* à l'ouest dans lat. *praesto* « sous la main » (\**praiǵhestōt*).

métaphoriques institutionnels étant devenus les plus courants, un nouveau mot fut créé pour désigner la main au sens propre, germ. *\*hand-u-*.

Selon Markey, cette dichotomie, physique *vs.* institutionnel, entrerait dans le dualisme lexical indo-européen entre termes séculiers et termes divins. Il donne les exemples suivants :

	séculier	divin
« loi »	gr. <i>δίκη</i> / lat. <i>ius</i>	gr. <i>θεύς</i> / lat. <i>fas</i>
« sacré »	got. <i>hails</i> / lat. <i>sacer</i>	got. <i>weihs</i> / lat. <i>sanctus</i>
« arbre »	v.irl. <i>crann</i>	v.irl. <i>bile</i>

Pour lui, il est question ici d'une répartition entre vocabulaire de la vie de tous les jours et vocabulaire rituel ; il superpose en effet plusieurs oppositions : physique *vs.* institutionnel, séculier *vs.* divin et « de tous les jours » *vs.* rituel. Pour ce qui concerne les termes désignant « loi » et « sacré », il semble se baser sur les analyses de Benveniste dans le deuxième volume de son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. On y lit, en effet, p. 111 : « nous avons à relever le fait que *díkē* désigne, par rapport à *thémis*, le droit humain opposé au droit divin, et que de la même manière, le *ius* s'oppose à ce que les Latins appellent *fas* » et p. 179 dans le sommaire de Jean Lallot à propos de la désignation du « sacré » : « l'étude de chacun des couples attestés – av. *spanta* : *yaoždāta* (cf. aussi got. *hails* : *weihs*) ; lat. *sacer* : *sanctus* ; gr. *hierós* : *hágios* – conduit à poser, dans la préhistoire, une notion à double face : positive « ce qui est chargé de présence divine », et négative « ce qui est interdit au contact des hommes » ». Les termes qui s'opposent dans la désignation de la « loi » et du « sacré » sont tous institutionnels et n'entrent pas, ce nous semble, dans une opposition entre vocabulaire de tous les jours et vocabulaire rituel. De plus, l'opposition entre les deux noms de la « main » apparaît en indo-européen, mais non de manière significative dans les langues, alors que les noms de la « loi » et du « sacré » s'opposent dans les différentes langues, mais il n'y pas de prototype commun à ces termes.

L'opposition entre vocabulaire de tous les jours et vocabulaire rituel, qui semble être celle où se situent les deux noms de la « main »<sup>66</sup>, pourrait être valable pour les deux noms de l'« arbre » en vieil irlandais et pour le dualisme mis en lumière par Meillet, entre noms animés appliqués à des choses divines et noms inanimés de sens neutre. Meillet montre qu'en indo-européen, il existe deux noms différents de l'« eau » et deux noms différents du « feu » et que, dans les deux cas, l'un est animé et l'autre, inanimé, que l'un est divinisé et que l'autre est neutre sémantiquement. L'on pourrait schématiser cette opposition ainsi :

	vocabulaire commun	vocabulaire rituel
« eau »	<i>*ǔédōr / *ǔódŕ</i> <sup>67</sup>	<i>*h<sub>2</sub>ep- / *h<sub>2</sub>ek<sup>u</sup>-</i> <sup>68</sup>
« feu »	<i>*péh<sub>2</sub>ur</i>	<i>*(H)ǵgnis (?)</i> <sup>69</sup>
« main »	<i>*ǵhésŕ → *ǵhésōr</i>	<i>*méH-r : *mH-n-</i>

Il y a bien sûr une différence entre les noms de l'« eau » et du « feu » d'un côté et ceux de la « main » de l'autre ; l'opposition, centrale pour Meillet, entre animé et inanimé, n'opérant pas dans le cas des noms de la « main ». Cela peut s'expliquer par la différence ontologique entre les réalités désignées par ces termes : l'« eau » et le « feu » peuvent agir d'eux-mêmes, être divinisés, et ainsi être considérés comme des agents, tandis que la « main » sera toujours une partie du corps, et la différence se fera dans le statut de la personne dont fait partie la main, ou dans les actions qui sont effectuées par la main. L'opposition, pour l'« eau » et le « feu », entre animé et inanimé, est importante aussi syntaxiquement, car, si l'on accepte l'hypothèse selon laquelle l'indo-européen était à un stade ancien une langue à construction ergative<sup>70</sup>, il fallait, pour que des réalités inanimées puissent être sujet (à l'ergatif) de verbe transitif, les faire

<sup>66</sup> Pour le caractère institutionnel des descendants du thème *\*mHn-*, voir par exemple *DELL* sous *manus*.

<sup>67</sup> La première forme est un collectif, l'autre le nom.-acc. sg.

<sup>68</sup> Il n'est pas possible de ramener lat. *aqua* et skr. *ap-* à une racine commune, mais le sens identique et la forme assez proche amènent à rapprocher les deux termes et à invoquer pour expliquer la différence de forme soit une diversité dialectale en indo-européen soit l'effet d'un tabou.

<sup>69</sup> Il est difficile pour ce mot de reconstruire la forme i.e., mais il est sûr que lat. *ignis*, skr. *agníh*, lit. *ugnìs* et v.slav. *ognĩ* sont apparentés.

<sup>70</sup> Cf., entre autres, Vaillant (1936), Tchekhoff (1978 et 1980).

passer d'une manière ou d'une autre dans la classe des animés. Deux recours différents peuvent être utilisés, soit lexical (ce serait le cas pour l'« eau » et le « feu » par exemple), soit dérivationnel (cf., plus haut, l'explication de l'élargissement en nasale de Lindeman). Par contre la « main » n'avait pas vraiment besoin d'avoir la possibilité d'être le sujet d'un verbe transitif ; il était possible d'insister sur le fait que l'action était centrée sur elle, en mettant le terme la désignant en évidence à l'instrumental. Quand pour certains termes, une telle distinction lexicale s'était établie, on a pu ressentir le besoin d'avoir un nom différent pour désigner la main d'une divinité par opposition à celle d'un simple particulier, et aussi d'avoir un terme différent pour les emplois métaphoriques institutionnels par opposition au simple terme anatomique. Une autre explication peut-être plus plausible serait que le premier nom de la « main » ayant été taboué dans certaines occasions, il fut nécessaire d'en avoir un autre que l'on pourrait utiliser tout le temps.

## χείρ, χειρός, f.

*χείρ* est un terme courant en grec, il désigne le « bras (main incluse) » et la « main ». Les formes varient suivant les dialectes (dor. *χέρς* et *χήρ*, éol. acc. pl. *χέρρας*, chypr. *χήρ*). Chez Homère, l'on trouve les formes suivantes :

nom. sg. <i>χείρ</i>	nom. pl. <i>χείρες</i>	nom.-acc. duel <i>χείρε</i>
acc. sg. <i>χείρα</i>	acc. pl. <i>χείρας</i>	
gén. sg. <i>χειρός</i>	gén. pl. <i>χειρῶν</i>	
dat. sg. <i>χειρί/χερί</i>	dat. pl. <i>χερσί(ν) / χείρεσσι(ν) / χείρεσι</i>	

Le génitif-datif du duel, *χειροῖν*, n'apparaît pas chez Homère, mais est attesté par la suite. Plus tard, le nouveau radical *χερ-* sera étendu *χέρρα*, *χερός*, *χέρεις*, *χέρρας*, *χερῶν*, *χέρεσσι*, *χεροῖν*. Le terme en grec moderne *χέρι*, n. vient d'une forme de diminutif *χέριον*, n. basée sur ce radical secondaire *χερ-*, qui s'explique<sup>71</sup> en partant du dat. pl. *χερσί*. Comme il est peu plausible qu'il provienne par dissimilation de *\*ǵhesrsi*, Schindler pense plutôt que le radical proto-grec *\*χερρ-* a été généralisé, ce qui a donné

<sup>71</sup> Cf. Schindler (1967), pp. 245-6.

au dat. pl. \**χερρσι* au lieu de \**χεραρσι*, et, vu qu'une gémérée antéconsonantique n'est pas possible en grec, la forme fut simplifiée.

On a longtemps pensé que *χείρ* avait été formé sur une racine \**ǵ<sup>h</sup>er-* « prendre » (*LIV* p. 177) que l'on trouve dans skr. *hárati* « prendre », jusqu'à ce que Duchesne-Guillemin (1938) montrât, suite à la découverte de la forme hittite, qu'il fallait plutôt poser \**ǵ<sup>h</sup>es-r-* pour pouvoir expliquer toutes les formes apparentées : gr. *χείρ*, arm. *jein*, alb. *dorë*, toch. A *tsar*, B *sar*, hitt. *keššar* et peut-être lat. (*h*)*ir*<sup>72</sup>. Cela permet également de rapprocher les noms indo-iraniens qui auraient connu, peut-être sous l'effet d'un tabou<sup>73</sup>, un changement de suffixe. Ce nom de la « main » ne pourrait donc pas être une formation relativement récente, formée sur une racine verbale signifiant quelque chose comme « prendre » comme en germanique ou en balto-slave, qui aurait remplacé un ancien nom de la « main » taboué. Ce serait plutôt ce que Benveniste<sup>74</sup> appelle un vocable primaire<sup>75</sup>.

Le radical \**ǵ<sup>h</sup>esr-* permet bien d'expliquer les différentes formes dialectales en grec. Quant au nominatif, il a été formé d'après les cas obliques.

Pour l'indo-européen, Schindler<sup>76</sup> pose le paradigme suivant :

Nom. \**ǵ<sup>h</sup>és-ōr*<sup>77</sup>

Acc. \**ǵ<sup>h</sup>és-or-m*

Gén. \**ǵ<sup>h</sup>es-r-és*

Dat. \**ǵ<sup>h</sup>es-r-éj*

Loc. \**ǵ<sup>h</sup>es-ér(-i)*

---

<sup>72</sup> Pour cette forme, voir Duchesne-Guillemin (1938), pp. 212-6 et Franceschini (1951-2). Si ce terme a vraiment existé, il est probable qu'il ait été emprunté à l'osco-ombrien. Il ne serait pas étonnant que l'osco-ombrien ait, comme pour l'« eau » (ombr. *utur*) et le « feu » (ombr. *pir*), conservé le terme commun, non connoté.

<sup>73</sup> Bonfante (1939), p. 197, cite le changement de suffixe comme une manière d'éviter le nom taboué.

<sup>74</sup> Benveniste (1956).

<sup>75</sup> Ceci n'implique, bien sûr, pas que ce ne soit pas un terme remplaçant un terme taboué, cela change la manière d'éviter le terme taboué. Dans ce cas, ce serait peut-être plutôt un remplacement par un synonyme ou par un terme désignant un objet semblable (cf. Bonfante (1939), p. 195).

<sup>76</sup> Schindler (1967), p. 246. Reconstruction différente, mais avec le même radical \**ǵ<sup>h</sup>esr-*, chez Beekes (1985), pp. 53-56.

<sup>77</sup> Selon l'hypothèse de Hamp (1983-1984), on reconstruirait \**ǵ<sup>h</sup>esrH*, où plus précisément \**ǵ<sup>h</sup>esr<sub>h</sub>*, avec \*-*h*<sub>2</sub> marque du féminin ?

Le genre en grec et l'absence de thème en *-n* en hittite ne permettent pas, en effet, de reconstruire directement un ancien neutre *\*ǵhesr*. Pourtant, comme en indo-européen, à part des noms racines, des noms de parenté et des noms d'agent, il n'y a pas de thème en *-r* animés, il est probable que l'on ait affaire à un ancien neutre hétéroclitique, *\*ǵhesr*, *\*ǵhesnes*, qui fut plus tard personnifié. Il semble, en effet, que la « main » était parfois considérée comme indépendante et agissant de son propre chef<sup>78</sup>. Chez Homère, il est des passages où *χείρ* semble personnifiée, par exemple quand elle est accompagnée des adjectifs épithètes *θρασεῖα* et *ἀνδροφόνος*, ou alors dans ce passage de l'*Iliade* (13,77-78) : οὕτω καὶ ἐμοὶ περὶ δούρατι χεῖρες ἄαπτοι / μαιμῶσιν « Moi aussi, je sens à cette heure autour de ma lance frémir mes mains redoutables » (trad. Mazon).

Chez Homère, la « main » a souvent un rôle à jouer dans des rituels ; par exemple, dans ce passage (*Il.* 3,268-275), les mains doivent être purifiées pour le sacrifice<sup>79</sup> et être tendues au ciel pour la prière :

ἀτὰρ κήρυκες ἀγαυοὶ  
 ὄρκια πιστὰ θεῶν σύναγον, κρητῆρι δὲ οἶνον  
 μίσγον, ἀτὰρ βασιλεῦσιν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν.  
 Ἄτρεΐδης δὲ ἐρυσσάμενος χεῖρεσσιν μάχαιραν,  
 ἦ οἱ παρ ξίφεος μέγα κουλεὸν αἰὲν ἄωροτο,  
 ἄρνῶν ἐκ κεφαλῆων τάμνε τρίχας· ἀντὰρ ἔπειτα  
 κήρυκες Τρώων καὶ Ἀχαιῶν νεῖμαν ἀρίστοις·  
 τοῖσιν δ' Ἄτρεΐδης μεγάλ' εὐχέτο χεῖρας ἀνασχῶν

« Les superbes hérauts rassemblent cependant ce qui doit servir au pacte loyal. Ils font dans le cratère le mélange du vin, et ils versent l'eau sur les mains des rois. L'Atride, de ses mains, alors tire le coutelas, toujours pendu à côté du long fourreau de son épée, et il coupe les poils sur le front des agneaux. Les hérauts des Troyens et des Achéens les répartissent entre les chefs, et l'Atride, à la voix haute, au nom de tous, ainsi prie, mains tendues au ciel » (trad. Mazon).

Le fait que la « main » puisse être personnifiée et ses emplois dans des rituels peuvent faire comprendre comment en indo-européen et dans les diverses langues indo-

<sup>78</sup> Cf. Havers (1945), p. 58.

<sup>79</sup> Cf. chez Caton (*De Agricultura*, 132) : Manus interluito, postea uinum sumito.

européennes, le terme désignant la « main » a pu être victime de tabou. D'ailleurs, il semble qu'en grec également, il y eut des cas de tabou de la « main », comme le fait remarquer Sandoz<sup>80</sup> en citant un passage d'Hésiode (*Erga*, 742-743) où *χείρ* est remplacé par *πέντοξος*: Μηδ' ἀπὸ πεντόξιοιο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ / αὔον ἀπὸ χλωροῦ τάμνειν αἴθωνι σιδήρῳ « Au festin joyeux des dieux ne retranche pas le sec du vert, sur le membre à cinq branches, avec le fer brillant ».

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, quand un dieu tient sa ou ses main(s) au-dessus (*χεῖρα ὑπερέχει*) de quelqu'un, c'est en signe de protection (*Il.* 4,249, *Il.* 5,433, etc.). La « main » comme protectrice se retrouve en germanique où, par exemple vha. *munt* signifie « main » et « protection », mais plutôt dans un sens légal.

Pour une liste de tous les emplois de *χείρ*, l'on peut se référer, par exemple, au dictionnaire de Liddel & Scott.

## **μάρη, f. / \*μάρος, n.**

Dans trois scholies d'Homère et chez deux grammairiens anciens, il est fait mention d'une forme *μάρη* qui serait synonyme soit de *χείρ* soit de *χεῖρες*. Ces cinq sources sont citées chez Forssman<sup>81</sup> :

Schol. B à Hom, *Il.* 15,137 (IV p. 81,1 Dindorf) ; dans une discussion sur *μάρπτω* : μάρη γὰρ « ἡ χεῖρ » κατὰ Πίνδαρον, ὅθεν καὶ εὐμαρές.

Schol. rec. à Hom, *Il.* 3,307 (IV p. 381,12 Dindorf) ; à propos de *μάροναμαι* : οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ μάρη « ἡ χεῖρ », ἤγουν « τὸ διὰ χειρῶν μάχεσθαι », κατὰ Πίνδαρον· ὅθεν καὶ εὐμαρές.

Schol. T à Hom, *Il.* 15,137 (IV p. 112,8 Maas) ; à propos de *μάρπτω* : μάρη γὰρ « αἱ χεῖρες », ἔνθεν καὶ εὐμαρής.

Eust. *Il.* 1009,24 ; à propos de *μάρπτω* : μάρη γάρ, φασιν (: les scholiastes), « αἱ χεῖρες », ὅθεν καὶ εὐμαρές « τὸ εὐχερές ».

---

<sup>80</sup> Sandoz (2005), p. 137.

<sup>81</sup> Forssman (1966), pp. 135-136.

Orion 98,10 Sturz ; à propos de *μάροππο* : *μάρη γὰρ ἔλεγον τὰς χεῖρας. ἔνθεν « τὸ εὐχερὲς » εὐμαρῆς. οὕτως εὐρον ἐν Ὑπομνήματι Ἰλιάδος.*

Le fait que trois sur cinq traduisent *μάρη* par un pluriel et que deux l'attribuent à Pindare, qui, composant en dorien, n'aurait pas un féminin en *-η*, invite à faire de *μάρη* un neutre pluriel contracté, forme possible dans la langue de Pindare selon Forssman<sup>82</sup>. Le nominatif singulier serait donc *\*μάρος*, du type de *γένος* et l'adjectif *εὐμαρῆς* serait à *\*μάρος* comme *εὐγενῆς* à *γένος*; d'autres noms de parties du corps se trouvent dans le même type de composé : peut-être *εὐχερῆς*, et les formes en *-ωφης* en mycénien, par exemple *qe-to-ro-we* « à quatre (oreilles →) anses », dont on trouve une trace chez Théocrite *ἀμφώης* « à deux anses ».

Forssman, s'étonnant qu'un terme exprimant une notion aussi courante que « main » n'apparaisse nulle part dans les textes grecs transmis, est d'avis que *μάρη* n'a jamais existé et propose deux explications à son apparition dans les scholies et chez les grammairiens : soit ce serait le résultat d'une fausse coupe (*EYMAPH* de *εὐμαρῆς* séparé en *εὐ* et *μάρη*), soit le deuxième terme du composé *εὐμαρῆς* aurait été interprété comme un terme désignant la « main » sous l'influence d'*εὐχερῆς*.

Il y aurait selon lui une autre manière d'expliquer *εὐμαρῆς*. Pour lui, si cet adjectif était formé avec un terme *μάρη*/*\*μάρος* « main », il ne pourrait que signifier « ayant de bonnes mains », et de là il serait difficile d'arriver au sens « facile »<sup>83</sup>. Il propose donc une autre explication : *εὐμαρῆς* serait rattaché à *μείρομαι* « obtenir par le sort » ; *εὐμαρῆς* serait à *μέρος* comme *αἰδῆς* (degré zéro) à *εἶδος* (degré plein)<sup>84</sup> ; *εὐμαρῆς* signifierait donc « bon à obtenir comme part ».

Alain Blanc (1992) développant la suggestion de Forssman, tente de montrer comment on peut rattacher *εὐμαρῆς* à la racine *\*smer*<sup>85</sup> « recevoir comme part ». Il montre qu'*εὐμαρῆς* (ou *εὐμαρῆως*) est plusieurs fois employé dans un contexte de dispensation

---

<sup>82</sup> p. 136 n. 3 : il cite comme exemples *μέλη Ol. I 49* ; *βέλη Ol. II 83*.

<sup>83</sup> Il y aurait pourtant une évolution comparable en turc, si l'on accepte l'analyse de Deny (1937), pp. 295-312.

<sup>84</sup> On pourrait s'étonner de ce degré zéro, alors que l'on a plusieurs composés, avec *μέρος* comme deuxième membre, présentant le degré plein : *ἀμερῆς*, *διμερῆς*, *λεπτομερῆς*, *ὁμοιομερῆς*, *πολυμερῆς*. Ce pourrait être dû à une plus grande antiquité d'*εὐμαρῆς*. Il reste toutefois que le degré zéro de la racine *\*smer-* ne se trouve, en grec, que dans des formes verbales.

<sup>85</sup> *LIV* p. 570.

des biens par les dieux ou le destin. Il montre également qu' *εὐμαρής* est le seul adjectif signifiant « facile » (les autres étant *ῥάδιος*, *εὐχερής* et *εὐπορος*) « qui s'emploie lorsqu'il est question des dons des dieux ou des dons des destins<sup>86</sup> ». Il remarque en finissant que « le rattachement de *-μαρής* à *\*smer-* laisse entier le problème de l'origine du terme *μάρι* « main »<sup>87</sup> ». Il nous semble que ces emplois d' *εὐμαρής* dans des contextes de dispensation des biens par les dieux ou le destin, pourraient aussi aller dans le sens d'une analyse d' *εὐμαρής* comme composé de *\*μάρος* « main ». En effet, si l'on admet que *\*méh<sub>2</sub>r* était un terme institutionnel, appartenant au champ lexical des choses religieuses, il peut paraître normal que l'adjectif composé sur lui s'employât dans des contextes religieux. De plus, le contexte de distribution de dons s'accorde aussi, car, c'est bien avec les mains que l'on donne et que l'on reçoit (voir, plus bas, le passage d'Euripide).

Claude Sandoz, dans un cours donné en 2002 à l'Université de Lausanne, ne se satisfait pas de cette explication, le passage de « bon à obtenir comme part » à « facile » n'étant à première vue pas plus satisfaisant que celui de « ayant de bonnes mains » à « facile ». Après un réexamen des données, il arrive à la conclusion que l'explication de *εὐμαρής* par *\*μάρος* est tout à fait justifiable. En effet, bien que la plupart des occurrences se rapportent à des choses, il en est où le terme se rapporte à des personnes, ainsi une fois dans le corpus hippocratique et une fois chez Arétée, où le sens peut être « habile, qui a de la dextérité ».

Hr. *Decent.* 13 : ἐσόδω χρέο πυκνῶς, ἐπισκέπτεο ἐπιμελέστερον, τοῖσιν ἀπατεμένοισιν ἐπὶ τὰς μεταβολὰς ἀπαντῶν· ῥᾶον γὰρ εἶση, ἅμα δὲ καὶ **εὐμαρέστερος** ἔση· « Faites de fréquentes visites, examinez soigneusement, remédiant à ce qui trompe dans les changements ; vous saisirez avec plus de facilité, et en même temps vous serez plus à portée. » (trad. E. Littré)

Aret, *SD*, 1,6 : καὶ γὰρ δὴ νοσέουσι οἱ φύσει ὀργίλοι, ὀξύθυμοι, ῥέκται, **εὐμαρέες**, ἰλαροί, παιδιώδεις· « Les hommes sujets à cette maladie sont ceux qui naturellement sont colériques, impétueux, actifs, faciles, gais, puériles. » (trad.<sup>88</sup> R. T. H. Laennec)

Il y a chez Euripide, un exemple intéressant d' *εὐμάρεια*, à proximité de formes de *χείρ*.

<sup>86</sup> Blanc (1992), p. 553.

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 556 n. 54.

<sup>88</sup> Légèrement modifiée

Eur., *Bacch.* 1125-1128 : λαβοῦσα δ' ὠλέναισ' ἀριστερὰν χέρα, / πλευραῖσιν ἀντιβᾶσα τοῦ δυσδαίμονος / ἀπεσπάρραξεν ὄμον, οὐχ ὑπὸ σθένους, / ἀλλ' ὁ θεὸς εὐμάρειαν ἐπεδίδου χεροῖν· « Elle prit dans ses mains le bras gauche de son fils ; s'accrochant au flanc de l'infortuné, elle lui déchira l'épaule ; elle n'y mettait nulle force : le dieu facilitait le travail de ses mains. » (trad. M. Lacroix)

Cet exemple est très intéressant, car on y voit que l'*εὐμάρεια* est une qualité qui provient d'un dieu et qu'elle s'applique aux mains.

Si l'on accepte l'existence d'un *\*μάρος*, il faudrait pouvoir expliquer pourquoi il n'est pas attesté dans les textes. Comme souvent pour les noms de la « main », l'on pense au tabou. *\*μάρος* aurait pratiquement complètement disparu en grec, pour ne subsister peut-être que dans un dialecte. Ou alors, *χείρ* et *\*μάρος*, étant synonymes et partant en concurrence, le second aurait pratiquement disparu et n'aurait survécu que comme archaïsme. Les deux facteurs peuvent avoir joué un rôle ; en effet, si l'on accepte l'hypothèse de Markey, selon laquelle *χείρ* est le terme pour la main au sens propre et *\*μάρος* le terme institutionnel, on admettra que ce dernier avait plus de chance d'être frappé de tabou ; et de plus, en grec parallèlement, ce sont *πῦρ* et *ἕδωρ* qui ont subsisté. Ce côté institutionnel, voire divin de *\*μάρος* pourrait être appuyé par le passage des *Bacchantes* où c'est un dieu qui donne l'*εὐμάρεια* et aussi par le vers 179 de l'*Electre* de Sophocle : χρῶνος γὰρ εὐμαρῆς θεός.

*\*μάρος* fournirait donc l'un des deux noms indo-européens de la main : *\*méh<sub>2</sub>-r*, *\*mh<sub>2</sub>-én-s*<sup>89</sup>, ancien neutre hétéroclitique en *r/n*, « main » (au sens institutionnel), mais la supposée hétéroclisie ancienne n'est attestée dans aucune langue, la seule trace d'un thème en *-r* (à part *\*μάρος*) serait un verbe dénomiatif albanais *marr* < *\*mar-nō* « prendre ». En italique, le thème en *n* a été élargi en *u*, lat. *manus*, *us*, f. et ombr. *manuv-e* < *\*man-ow-ei* ; l'accusatif pluriel ombrien *manf* soit atteste un thème en nasale (< *\*man-ef* < *\*man-ns*) soit est une erreur d'écriture pour *manuf*<sup>90</sup>. L'accusatif osque *manim* à la place de *\*manum* montre que le nom est devenu un thème en *i* d'après l'ablatif singulier *-īd* < *-ūd*<sup>91</sup>. En latin, à côté de composés en *manu-*, il en existe

<sup>89</sup> Markey, quand il reconstruit le terme, pose une laryngale indéterminée (*H*). Il nous semble que si le terme grec est accepté comme remontant à cette racine, la laryngale doit être *h<sub>2</sub>*. L'on aurait, dans *\*μάρος*, le degré vocalique du thème faible (*m<sup>o</sup>h<sub>2</sub>*).

<sup>90</sup> Cf. Untermann (2000), p. 450.

<sup>91</sup> *Ibid.*

d'autres en *man-* (*man-ceps*, *man-dō*, *man-suētus*, etc.) qui attestent le thème plus ancien en *-n*. En germanique, l'on trouve got. *manwus* « prêt » et des reflets de la forme *\*m̥n-t* : v.isl. *mund*, f. « main », *mundr*, m. « droit de tutelle qu'on a sur la fiancée grâce au prix payé » ; v.angl. *mund* « main, tutelle, protection » ; vha. *mund* « id » ; v.norr. *mund* « main », etc. En celtique, sont attestés irl. *muntar* « famille » et corn. *manal* (< *\*manatlo-*) « gerbe », et en anatolien, hitt. *manījahh* « prendre en main, administrer.

Il est intéressant de remarquer que le terme a subi des transformations différentes dans les différentes langues. Cela laisse entendre que le terme était resté neutre et hétéroclitique en indo-européen et que c'est ensuite dans les différents dialectes qu'il avait été transféré dans les classes des animés de différentes manières, ceci contrairement à l'autre nom de la main.

En grec, si *\*μάρος*, pl. *μάρη* < *\*μάρεα*, a bel et bien existé, le terme a gardé son genre inanimé, mais est passé dans la classe des neutres en *-os*, cf. *μῆχος* à côté de *μῆχαρ*. D'un paradigme indo-européen *méh<sub>2</sub>-r* : *mh<sub>2</sub>-n-és*, si le terme n'avait pas subi un changement de classe, il aurait abouti à *\*μάρ, ματός*. Dans les occurrences de *μάρη*, il ne semble pas possible de savoir si l'*α* était long ou bref, vu que le terme est attribué à Pindare ; toutefois le fait que dans *εὐμαρής* et dans *εὐμάρεια* l'*α* soit bref, impliquerait un *ǎ* dans *μάρη*. On peut supposer deux généralisations : celle du *r* et celle du thème faible dans tout le paradigme. Le terme serait ensuite passé à la classe importante des neutres sigmatiques.

En plus d'*εὐμαρής* et de ses dérivés, il existe dans l'onomastique plusieurs noms qui semblent appartenir à la même famille, par exemple *Μάρων* qui serait le pendant de *Χείρων* et *Θευμαρίδας* (cité par Blanc (1992), p. 555, avec une autre interprétation) où se côtoient *θεός* et *\*μάρος*.

## Les noms de la « paume »

### θέναρ, -αρος, n.

*θέναρ* n'est pas un terme courant dans la littérature grecque, on le rencontre une fois chez Homère (*Il.* 5, 336), deux fois chez Pindare (*Pyth.* 4,206 et *Isth.* 4,56), on le trouve ensuite surtout dans des textes scientifiques traitant d'anatomie (dans le corpus hippocratique, chez Aristote, chez Galien, etc.). Cet emploi restreint au domaine technique s'est de plus accompagné d'une restriction sémantique, de « paume » à « partie charnue entre le pouce et l'index ». Ce fait avait déjà été remarqué par des auteurs du II<sup>e</sup> s. après Jésus-Christ :

Pollux, *Onomasticon*, 2, 143-144 :

καὶ τὸ μὲν ἔνδοθεν τῆς χειρὸς σαρκῶδες, ἀπὸ τοῦ μεγάλου δακτύλου μέχρι τοῦ λιχανοῦ, καλεῖται θέναρ, [<sup>FS</sup>τὸ δὲ ἔξωθεν ὀπισθέναρ<sup>FS</sup>], τὸ δὲ ἀπὸ τοῦ λιχανοῦ ἕως τοῦ μικροῦ [<sup>FS</sup>[<sup>BC</sup>δακτύλου<sup>BC</sup>]<sup>FS</sup>] ὑποθέναρ. τὸ δὲ μεταξὺ [<sup>B</sup>θέναρος καὶ ὑποθέαρος καὶ στήθους<sup>B</sup>] κοῖλον χειρὸς [<sup>B</sup>ὀνομάζεται, ὃ καὶ κοτύλην ἔνιοι καλοῦσιν<sup>B</sup>]. στήθος δὲ τὸ μετὰ τὸ κοῖλον πρὸ τοῦ μετακαρπίου· [<sup>B</sup>τὸ δὲ στήθος καὶ ἄνδηρον καλεῖται<sup>B</sup>]. ἔνιοι δὲ τὸ μὲν πρόσθιον τῆς δρακὸς πᾶν θέναρ [<sup>BC</sup>οῖονται<sup>BC</sup>] καλεῖσθαι, [<sup>BC</sup>καὶ Ἴπποκράτης (de fractur 4 III 428 L) καὶ Ὅμηρος (E 339) τοῦτο ὑποδηλοῦσιν<sup>BC</sup>], τὸ δὲ [<sup>B</sup>ἀντικείμενον πᾶν ὀπισθέναρ ἢ κτένας. ...<sup>B</sup>]

« La partie charnue à l'intérieur de la main qui va du pouce à l'index est appelée *θέναρ*, la partie extérieure, *ὀπισθέναρ*, et la partie qui va de l'index à l'auriculaire, *ὑποθέναρ*. La partie qui se trouve entre le *θέναρ*, l'*ὑποθέναρ* et le *στήθος* (poitrine) a pour nom *κοῖλον* (creux), d'aucuns l'appellent aussi *κοτύλη* (creux). Le *στήθος* est la partie qui se trouve après le *κοῖλον* et avant le métacarpe. Le *στήθος* est aussi appelé *ἄνδηρον* (plate-bande). D'aucuns jugent bon d'appeler *θέναρ* toute la partie se situant devant la *δράξ* (poignet), Hippocrate et Homère invitent à le penser, et toute la partie située en face, *ὀπισθέναρ* ou *κτένες* (peignes). »

Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, Clinch 30 :

Θέναρ δὲ τὸ μεταξὺ διάστημα τοῦ λιχανοῦ καὶ τοῦ μεγάλου δακτύλου σαρκῶδες, ὑπὸ ᾧ τὸ κοῖλον τῆς χειρὸς· ὑπόθεναρ δὲ τὸ ὑπὸ τοῖς τέσσαρσι δακτύλοις. Δοκεῖ δὲ μοι Ἴπποκράτης πᾶν τὸ πλατὺ τῆς χειρὸς θέναρ ὀνομάζειν.

« *Θέναρ* : partie charnue entre l'index et le pouce ; en dessous se trouve le *κοῖλον* (creux) de la main ; *ὑπόθενναρ* : partie qui se situe sous les quatre doigts. Il me semble qu'Hippocrate appelle *θέναρ* tout le *πλατὸν* (plat) de la main. »

Le sens de « plante (du pied) » est aussi parfois attesté, par exemple dans le corpus hippocratique Hp, *Mul2*, 116.15 (τὰ θέναρα τῶν ποδῶν) ou chez Aratos, *Phénomènes*, 718 (θέναρ ποδός) ; le même phénomène s'est passé en moyen anglais où *folm* a été utilisé pour désigner la « plante des pieds ».

Le terme *thénar* existe en français et dans d'autres langues modernes avec le sens : « ANAT. *Thénar* OU EN APPOS. *éminence thénar* : saillie formée sur la paume de la main par les muscles courts du pouce » (*Le Petit Robert 1*).

Il existe quelques composés tardifs : *ὀπίσθενναρ*<sup>92</sup> pour *\*ὀπισθο-θέναρ* « revers de la main » ; *ὑπόθενναρ*<sup>93</sup> « saillie sous les quatre doigts<sup>94</sup> » et *παραιθένατα* que nous évoquerons plus bas. Deux verbes dénominatifs sont cités chez Hésychius : *θέναρίζει· τύπτει* et *ἐνθέναρίζει· ἐγχειρεῖ*.

Bien que ce terme se décline *θέναρ*, *θέναρος*, il est d'ordinaire classé parmi les neutres hétéroclitiques en *r/n*. Sa forme, en effet, rappelle les neutres de ce type et il n'existe pas en indo-européen de classe d'inanimé en *-r* qui ne soit pas hétéroclitique. La seule forme apparentée que l'on connaisse ne nous aide pas sur ce point, vha. *tenar* m. « paume de la main », car elle ne présente pas non plus un thème en *-n-*. En grec même, par contre, une forme est citée chez Hésychius qui présente le thème en *-n-* : *παραιθένατα· τὰ τῶν μικρῶν δακτύλων παρὰ τὸ θέναρ, ἤγουν ἐπὶ τὸν καρπόν*. Le thème ancien des autres cas que le nominatif-accusatif singulier serait donc *\*θένατ-*. Meillet et Vendryes<sup>95</sup> proposent une explication à ce changement : il aurait eu lieu pour éviter le groupe *-nn-* ; cette explication serait aussi valable pour *ῥναρ* qui connaît, dès l'époque homérique, un génitif *ὀνειρματος* avec *-ειρ-* emprunté au dérivé *ὄνειρος*, *ὄνειρον*<sup>96</sup> et pour *ἐναρα*, n. pl. « dépouilles », si on considère ce terme comme le pluriel

---

<sup>92</sup> *Opisthenar* existe en anglais moderne, mais est rare.

<sup>93</sup> *Hypothénar*, comme *thénar*, existe en français, comme terme d'anatomie, mais avec un sens un peu différent : « saillie à la partie interne (du côté cubital) de la paume de la main, que forment les muscles courts du petit doigt. » (*Le Petit Robert 1*).

<sup>94</sup> Plutôt que « creux de la main » que donne le *Dictionnaire Grec – Français* de Bailly.

<sup>95</sup> Meillet – Vendryes (1979), p. 470.

<sup>96</sup> Meillet (1982a), p. 222.

d' \**énao*; mais elle n'explique pas la même simplification paradigmatique pour *éao* « printemps », *éao* « sang », *κύαο* « chas d'une aiguille ».

*θέναο* est rattaché à une racine indo-européenne \**d<sup>h</sup>en-* « surface plane »<sup>97</sup>; l'on pourrait donc reconstruire \**d<sup>h</sup>én-*r**.

Comme nous l'avons dit plus haut, *θέναο* est un hapax homérique; voici le passage où il apparaît :

Homère, *Iliade*, 5, 334-342 :

ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐκίχανε πολὺν καθ' ὄμιλον ὀπάζων,  
ἔνθ' ἐπορεξάμενος μεγαθύμου Τυδέος υἱὸς  
ἄκρην οὐτάσε χειρᾶ μεταλμενος ὄξει δουρὶ  
ἀβληχρήν· εἶθαο δὲ δόρυ χροδὸς ἀντετόρησεν  
ἀμβροσίου διὰ πέπλου, ὃν οἱ Χάριτες κάμον αὐταί,  
πρυμνὸν ὑπὲρ θέναρος· ῥέε δ' ἄμβροτον αἶμα θεοῖο,  
ιχώρ, οἶος πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν·  
οὐ γὰρ σῖτον ἔδουσ', οὐ πίνουσ' αἶθοπα οἶνον,  
τοῦνεκ' ἀναίμονές εἰσι καὶ ἀθάνατοι καλέονται.

« Et, au moment même où, en la suivant à travers la foule innombrable, il arrive à la rejoindre, le fils de Tydée magnanime brusquement se fend et, dans un bond, accompagnant sa javeline aiguë, il la touche à l'extrémité du bras délicat. L'arme aussitôt va pénétrant la peau à travers la robe divine, ouvrée des Grâces elles-mêmes, et, au-dessus du poignet de la déesse, jaillit son sang immortel : c'est l'« ichôr », tel qu'il coule aux veines des divinités bienheureuses : ne mangeant pas le pain, ne buvant pas le vin aux sombres feux, elles n'ont point de sang et sont appelées immortelles. » (trad. Mazon)

Au vers 336, le point d'impact est déjà exprimé : *ἄκρην χειρᾶ* « extrémité du bras ». Pour de nouveau désigner cette partie au vers 339, le poète utilise une autre expression : *πρυμνὸν ὑπὲρ θέναρος*; comme le fait remarquer le *Lexicon des frühgriechischen Epos*<sup>98</sup>, la construction n'est pas claire, car *ὑπὲρ* peut aller avec *πρυμνὸν*, ce qui signifierait « (grazing) over the root of the palm » ou avec *θέναρος*, ce qui donnerait « (piercing the flesh) to the bottom above the palm »; quoiqu'il en soit,

---

<sup>97</sup> cf. Pokorny, p. 249.

<sup>98</sup> tome 2, s. v.

les deux expressions font référence au poignet. Cette expression semble donner encore plus de précision quant à l'endroit touché. Quand plus loin, il est de nouveau question de la blessure, la partie atteinte n'est plus désignée que par *χείρ*. Le terme étant un hapax chez Homère, il est difficile de l'analyser de manière plus détaillée ; toutefois le fait justement que le terme n'apparaisse qu'une fois souligne sa rareté et le fait qu'il sert à désigner avec précision une partie du corps peut amener à penser que le terme fait partie du vocabulaire technique. Dans ce sens va le fait que, comme le remarque le *Lexicon des frühgriechischen Epos*<sup>99</sup>, *θέναρ* se distingue de *παλάμη* en ce qu'il est employé, de même que *βραχίων*, pour décrire une blessure, alors que *παλάμη* désigne la main comme instrument qui porte ou qui saisit quelque chose. Ce qui peut étonner *a priori*, c'est le besoin de l'auteur d'exprimer si précisément l'endroit de la blessure ; c'est peut-être une manière de montrer que la puissance d'Aphrodite, symbolisée par la main, est nulle sur le champ de bataille.

En poésie, l'on trouve deux occurrences de *θέναρ* dans l'œuvre conservée de Pindare. Ces deux emplois sont métaphoriques et, contrairement à *παλάμη*, la métaphore est basée sur la forme de la paume.

*Pythique* 4, 205-6

φοίνισσα δὲ Θρηϊκίων ἀγέλα ταύρων ὑπᾶρχεν  
καὶ νεόκτιστον λίθων βωμοῖο θέναρ.

« cramoisi un troupeau de taureaux thréïciens s'y trouvait,  
et, fondée depuis peu, la paume d'un autel en pierre. » (trad. J.-P. Savignac)

*Isthmique* 4, 73-5

υἱὸς Ἀλκμήνας· ὃς Οὐλύμπόνδ' ἔβα, γαίης τε πάσας  
καὶ βαθύκρημον πολιᾶς ἀλδὸς ἐξευρῶν θέναρ,  
ναυτιλῆαισί τε πορθμὸν ἡμερώσας.

« c'était le fils d'Alcmène, qui entra dans l'Olympe, toutes les terres  
et la paume vertigineuse de la Salée luisante explorées,  
et aux navigations tout passage pacifié. » (trad. J.-P. Savignac)

---

<sup>99</sup> tome 2, s.v.

## παλάμη f. / \*πάλαμα n.

*παλάμη* n'est ni neutre, ni hétéroclitique. Il fait partie des dérivés féminins en *-μα̃*, ionien-attique *-μη*. Selon Chantraine<sup>100</sup>, ce suffixe n'a pas été productif et les mots de cette catégorie ne présentent pas d'unité morphologique ; la place du ton y est variable selon les exemples ; quant au rôle et au sens de ces dérivés, il n'est pas clair. *παλάμη* est de formation ancienne, on peut citer différents termes apparentés dans d'autres langues : lat. *palma*, vha. *folma*, v. angl. *folm*. *παλάμη* repose sur *\*p<sup>o</sup>l-h<sub>2</sub>-meh<sub>2</sub>* (thème III de la racine).

A côté de dérivés formés sur *παλάμη* : *παλαμῖς*, *-ίδος*, f. « taupe », *παλαμάομαι* « fabriquer », l'on rencontre d'autres dérivés qui présentent un thème en *-n* : *ἀπάλαμνος* « impuissant, mauvais » (à côté d'*ἀπάλαμος*) et *παλαμναῖος* « dont la main commet un acte de violence ». Ces dérivés en *n* invitent à envisager l'existence ancienne d'un neutre en *-μα* (*\*-m̃*), un *\*πάλαμα*, *-ατος*, n., cf. *μνήμα* à côté de *μνήμη* ou *λύμα* à côté de *λύμη*. Souvent les neutres en *-μα* sont considérés comme des dérivés verbaux exprimant le résultat d'une action (par exemple *κτῆμα κτάομαι*, *χρῆμα χράομαι*, etc.), mais, comme le remarque Chantraine<sup>101</sup>, il existe un groupe de très vieux mots qui ne peuvent être interprétés comme des dérivés de verbes.

Parmi les neutres en *-μα*, se trouvent plusieurs noms de partie du corps, qui soutiennent ce *\*πάλαμα* supposé dans cette catégorie sémantique : *αἷμα* « sang », *σῶμα* « corps », *στόμα* « bouche », *δέρμα* « peau », *ὄμμα* « œil ».

Si l'on suit Benveniste<sup>102</sup>, l'on peut même faire remonter ce *\*πάλαμα* supposé à un ancien neutre hétéroclitique en *r/n*, plus précisément en *\*-m̃/-mn-*. Il aurait été personnifié et plus précisément féminisé à un stade récent de l'indo-européen, comme les noms de la « main ». Si on l'accepte, l'explication de Meillet<sup>103</sup> (« la « main » est en général nommée au féminin évidemment parce qu'elle sert à « recevoir » des objets »), permettrait d'éclairer pourquoi en grec *παλάμη* est surtout utilisé dans le sens de « instrument qui tient quelque chose ».

---

<sup>100</sup> Chantraine (1979), pp. 147-150.

<sup>101</sup> *Ibid.* pp. 179-180 et concernant toute la catégorie, pp. 175-190.

<sup>102</sup> Cf. fin du chapitre sur la morphologie des neutres en *r/n*, p. 21.

<sup>103</sup> Meillet (1982a), p. 226.

Il y a vingt-deux occurrences de *παλάμη* chez Homère (15 dans l'*Illiade* et 7 dans l'*Odyssée*), mais en fait vingt, vu que *Il.* 3,368 = *Od.* 17,4 et que *Od.* 19,577 = *Od.* 21,75. Le terme est principalement utilisé au pluriel (au singulier seulement deux fois *Od.* 1,104 et *Od.* 2,10 dans la même expression se situant après la césure penthémimère), et après prépositions (cinq fois seulement, il n'est pas régi par une préposition).

Les formes sont : dat. sg. *παλάμη*, gén. pl. *παλαμάων*, dat. pl. *παλάμης* ou *παλάμησι(ν)* (dans une variante : *παλάμαις*), « instrumental » *παλάμηφι(ν)*. Ce sont donc des formes ioniennes.

La forme au datif singulier se trouve dans la phrase : *παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος* « il/elle avait à la main une pique en bronze ». La même expression existe avec *χείρ*, par exemple : *δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες* « ayant aux mains de longues piques » (*Il.* 4,533), mais avec *χείρ* toujours au pluriel.

Les deux autres occurrences de *παλάμη* sans préposition se trouvent dans une expression avec le verbe *ἀραρίσκω*, *Il.* 3,338 = *Od.* 17,4 *εἴλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ὃ οἱ παλάμηφιν ἀρήρει* « il prit la forte pique, qui était adaptée à ses paumes » et *Il.* 16, 139 *εἴλετο δ' ἄλκιμα δοῦρε, τά οἱ παλάμηφιν ἀρήρει* « il prit les deux fortes piques, qui étaient adaptées à ses paumes ». Avec le même verbe au participe aoriste II moyen athématique, *παλάμη* est aussi utilisé avec la préposition *ἐν*, *Il.* 18.600 *τροχὸν ἄρμενον ἐν παλάμησιν* « roue (de potier) s'ajustant bien dans ses mains » et *Od.* 5,234 *πέλεκυν μέγαν ἄρμενον ἐν παλάμησι* « grande hache s'ajustant bien dans ses mains ». L'on trouve avec *χείρ*, une expression analogue (*Il.* 19,396) : *ὁ δὲ μάστιγα φαεινὴν / χειρὶ λαβῶν ἀραυῖαν ἐφ' ἵπποιον ἀνόρουσεν, / Αὐτομέδων* « Et Automédon, prenant le fouet brillant, bien adapté à sa main, bondit sur le char » (trad. Mazon).

Deux fois, *παλάμη* est utilisé avec *ἐκ* et avec valeur ablative, une fois à l'« instrumental » (*παλάμηφιν Il.* 3,368) et une fois au génitif pluriel (*παλάμαων Od.* 17,238).

A part une occurrence avec *ὑπὸ* dont il sera question dans la suite, les occurrences restantes sont précédées d'*ἐν*. D'une part, avec le sens propre de « main » et avec les verbes suivants : *μαίνομαι*<sup>104</sup> avec comme sujet *δόρυ* ou *ἐγχέη* (*Il.* 8,111 et *Il.* 16,74),

---

<sup>104</sup> *μαίνομαι* est aussi utilisé avec *χείρ* (*Il.* 16,244-245) : *ἦ οἱ χειῖρες ἄπτοι / μαίνονθ', ὀππὸτ' ἐγὼ περ ἴω μετὰ μῶλον Ἄρηος* « ou si ses bras redoutables n'ont de fureur qu'aux jours où j'entre, moi aussi, dans la mêlée guerrière » (trad. Mazon).

*νωμάω*<sup>105</sup> itératif-intensif avec comme objet *ἔγχος* ou *ξυστόν* (*Il.* 5,594 et *Il.* 15,677), *φορέω* itératif-intensif avec comme objet *σκήπτρον* (*Il.* 1,238), *έντανύω* avec comme objet *βίός* (*Od.* 19,577 = *Od.* 21,75) et dans une comparaison : *τέκτονος έν παλάμησι δαήμονος*. D'autre part avec le sens figuré, l'expression *έν παλάμησι(ν)* avec le génitif de la personne (*Il.* 5,558 ; *Il.* 7,105 ; *Il.* 24,738), signifie quelque chose comme « sous les coups de » et dans ce cas *παλάμη* est un symbole de force ou de violence. Dans le vers *Il.* 21,469 (*μιγήμεναι έν παλάμησι*), *παλάμη* a le même sens et aussi dans le vers *Il.* 3.128 : *οὐς (= ἀέθλους) ἔθεν (= Ἐλένης) εἶνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρηος παλαμάων* « qu'ils subirent à cause d'elle sous les coups d'Arès », mais cette fois avec la préposition *ὑπό* suivie du génitif. *χείρ* peut aussi être symbole de puissance et de violence, mais l'expression n'est pas la même (*ὑπό* plus datif).

Dans ces occurrences, il n'y a pas d'emploi où *παλάμη* aurait le sens de « paume » spécifiquement. Le terme désigne la « main comme instrument, qui tient quelque chose », et dans la plupart des emplois, ce qu'elle tient est une arme, d'où les associations avec les idées de puissance et de violence.

*παλάμη* est un terme poétique, qui ne désigne plus spécifiquement la « paume », mais plutôt par extension la « main ». Mais le fait que *παλάμη* est utilisé pour désigner la « main » dans des contextes où elle porte ou tient quelque chose, rappelle le sens de « paume », car c'est bien la paume qui est en contact avec l'objet.

Dans l'optique d'un rattachement de *παλάμη* aux termes indo-européens institutionnels, voici un emploi intéressant chez Pindare, où le nom est employé comme sujet d'un verbe transitif et désigne la « paume » d'un dieu (*P.* 2,40) : *ἄντε δόλον αὐτῶ θέσαν / Ζηνὸς παλάμαι, καλὸν πῆμα* « piège à lui tendu par les paumes de Zên, beau malheur » (trad. J.-P. Savignac).

---

<sup>105</sup> *νωμάω* est aussi utilisé avec *χείρ* (*Od.* 21,245) : *Εὐρύμαχος δ' ἤδη τόξον μετὰ χερσὶν ἐνώμα / θάλπων ἔνθα καὶ ἔνθα σέλα πυρός* « L'arc était maintenant dans les mains d'Eurymaque : il le tournait de-ci de-là, pour le chauffer à la lueur du feu » (trad. Bérard).

## Autres termes : « paume », « coude », « bras »

Nous allons maintenant nous intéresser aux autres noms de la « main », de la « paume » et du bras chez Homère principalement, pour voir si et comment ils s'opposent sémantiquement à *χείρ*.

*δῶρον*, -ου, n. « paume, palme » ; « paume » chez Pollux, mais habituellement « palme » mesure de longueur correspondante. Chez Homère en composition *ἐκκαιδεκάδωρος* « long de seize palmes » (*Il.* 4,109). Dans des gloses d'Hésychius, thèmes en -i avec un autre vocalisme, laconien *δᾶριρ* et arcadien *δάρις*. Hamp<sup>106</sup> semble analyser ce terme comme thématisation de *\*dōr* < *\*drH* selon le traitement qu'il propose pour le complexe liquide finale + laryngale ; pour *δάρις*, il propose *\*drHi-*, auquel let. *dûre*, *dûris* « poing » pourrait correspondre.

*ἀγοσιός*, -οῦ, m. « paume, bras » ne se trouve chez Homère que dans l'expression ὁ δ' ἐν κονίησι πεσὼν ἔλε γαῖαν ἀγοσιῶ (*Il.* 11,425, etc.), à propos de la mort d'un guerrier. Le terme se trouve une fois chez Apollonios de Rhodes (3,120) où il semble aussi avoir le sens de « paume ». Par contre dans trois autres occurrences (Théocrite, 17,129 ; *Anthologie Palatine* 7,464 et 5,255), le terme a le sens de « bras » dans des scènes d'embrassades. Aucune étymologie satisfaisante n'a pu être trouvée pour ce terme.

*καρπός*, -οῦ, m. « poignet » a été rapproché d'un radical verbal signifiant « se tourner » *\*k<sup>h</sup>erpH-* (*LIV* pp. 392-393). Le passage de *\*k<sup>h</sup>* à *k* devant *a*, s'expliquerait ainsi selon Lejeune<sup>107</sup> : « lorsqu'une occlusive labiale terminait la première syllabe ou commençait la seconde, le groupe initial *\*kw-*, au lieu d'aboutir à *π-* s'est, par dissimilation préventive, réduit à *κ-*. » On cite comme autres exemples *καπνός* « fumée » (cf. lit. *kvāpās*) et *κόλπος* « courbe » (cf. v.norr. *hualf* « voûte »).

*βραχίων*, -ονος, m. « bras » et plus particulièrement « partie humérale du bras », opposé à *πῆχυς* « avant-bras ». Le terme se trouve six fois chez Homère, cinq fois dans l'*Iliade* (12,389 ; 13,529 ; 13,532 ; 16,323 ; 16,510) à propos de localisations de blessures et une fois dans l'*Odyssée* (18,69), lors d'une énumération de parties du corps d'Ulysse, rendues plus puissantes par Athéna. On admet ordinairement, en suivant Pollux, 2,138,

---

<sup>106</sup> Hamp (1983-1984), pp. 164-165.

<sup>107</sup> Lejeune (2005), §72 n. 3.

que *βραχίων* est une forme de comparatif de *βραχίς*, et qu'ainsi *βραχίων* est la partie plus courte du bras par rapport à *πῆχυς*. D'après *Il.* 16,510, l'on remarque que le terme n'inclut pas la main (*χείρ*) et, d'après *Il.* 13,529, qu'il est une partie de la *χείρ*.

*πῆχυς*, -εως, m. « coude, avant-bras » apparaît huit fois chez Homère et trois fois il signifie par métaphore la « courbure du milieu de l'arc ». Parmi les cinq autres attestations, quatre fois, au duel, il signifie, par synecdoque, « les bras », dans une scène d'embrassade. Dans la dernière attestation (*Il.* 21,166), il a le sens de « coude » ou d'« avant-bras » et est considéré comme une partie de la *χείρ* (*πῆχυν... χειρός / δεξιτερῆς*). Le nom est indo-européen et est attesté dans plusieurs langues (skr. *bāhú-*, vha. *buog*, tokh. A *poke*, etc.). Benveniste<sup>108</sup> reconstruit une racine *\*b<sup>h</sup>ag<sup>h</sup>-* (plutôt *\*b<sup>h</sup>eh<sub>2</sub>ǵ<sup>h</sup>-* d'après Watkins<sup>109</sup>) « étendre » et *\*b<sup>h</sup>ag<sup>h</sup>ú-* « allongé, étendu », devenu substantif et désignant « le bras comme extension, le bras allongé, référence de mesure ». Ce terme s'opposerait à l'autre nom du bras en indo-européen, lat. *armus*, got. *arms*, etc. qui désignerait lui « le bras comme articulation ».

*ὠλένη*, -ης, f. « coude » n'est pas attesté chez Homère, probablement parce qu'il entre difficilement dans un hexamètre dactylique, mais on le trouve en composition et sous forme dérivée dans des toponymes. Le mot est ancien, il existe des correspondances dans d'autres langues indo-européennes (cf. *DELG s.v.*). Le terme est pratiquement inusité en ionien-attique où l'on distingue *πῆχυς* « avant-bras » et *ἀγκών* « coude » ; selon une glose, il serait arcadien. Le composé que l'on trouve chez Homère est *λευκώλενος* « aux (coudes →) bras blancs » et il est appliqué à des femmes (Héra, Andromaque, Hélène, Nausicaa, Arétè, des captives et des servantes). Dans ce composé, par synecdoque, *ὠλένη* désigne les bras. Comme dérivés, se trouvent le nom d'une ville d'Etolie *Ὠλενος* et une montagne en Elide appelée *πέτρα Ὠλενίη*. Ces dénominations viennent peut-être de la situation géographique présentant un coude à ces endroits.

*ἀγκών*, -ῶνος, m. « coude » est attesté huit fois chez Homère. C'est un thème en -*n* formé sur un radical *\*h<sub>2</sub>enk-* « plier » (*LIV* p. 268) exprimant l'idée de courbure. Un ancien datif à vocalisme zéro *ἀγκάσι* est à l'origine de l'adverbe *ἀγκάς* « dans les bras » attesté plusieurs fois chez Homère.

---

<sup>108</sup> Benveniste (1956), pp. 60-71.

<sup>109</sup> Watkins (1975), p. 11.

# Conclusion :

Depuis longtemps (Hérodien<sup>110</sup>, par exemple, essayait déjà de trouver une explication aux *ἑτεροκλίτα*) et encore aujourd'hui, le phénomène de l'hétéroclisie dans les neutres en *r/n* suscite beaucoup d'interrogations, de discussions et de tentatives d'explication. A l'heure actuelle, aucune *communis opinio* n'existe quant à l'origine de cette particularité, mais tout le monde semble s'accorder pour y voir un archaïsme remontant aux stades les plus anciens de l'indo-européen. Ce fait peut expliquer pourquoi il est possible que plusieurs hypothèses différentes puissent paraître également plausibles.

La question de l'élargissement en nasale, présent dans certaines langues au nominatif-accusatif singulier et en grec aux cas obliques, n'a pas non plus reçu une explication qui fasse l'unanimité.

Au niveau sémantique, il est difficile de trouver un dénominateur commun à tous les noms reconstruits que l'on peut classer dans cette catégorie, plus précis que « réalité inanimée ». Tous les hétéroclites n'appartiennent pas forcément à la même période de l'indo-européen. Il semble, en tout cas, que les formations au moyen de suffixes complexes soient plus récentes que celle à suffixe simple. Toutefois, l'apparition d'un nouveau type de suffixation n'implique pas que l'ancien type ait cessé d'être productif. Cela implique qu'il est difficile de classer chronologiquement tous les neutres en *r/n* dans le but d'essayer de repérer dans les plus anciens la fonction qu'avait ce (double) suffixe, pour autant, bien sûr, qu'il était bien, à cette époque, un suffixe.

Au niveau morphologique, les neutres en *r/n* entrent dans trois sortes d'oppositions : collectif en *\*-ōr* vs. singulier en *\*-r*; suffixation simple vs. suffixation complexe ; les différents types apophoniques. La recherche, encore en cours d'élaboration, des différents types apophoniques en indo-européen a en effet permis de distinguer plusieurs types apophoniques à l'intérieur de la catégorie des neutres hétéroclitiques. En règle générale, les collectifs sont holokinétiques et les singuliers protérokinétiques ; pourtant, dans le groupe des singuliers, certains termes présentent une flexion acrostatique avec soit une alternance *ó/é*, soit une alternance *é/é*. En grec, les noms ont tendu à ne

---

<sup>110</sup> Hdn, Gr. 770.

conserver qu'un seul degré vocalique dans le radical, soit celui du nominatif, soit celui des cas obliques.

A part en hittite où le type semble avoir continué d'être productif, on observe dans toutes les langues la tendance à l'élimination de ce type anomal de flexion. Divers moyens ont été utilisés pour ce faire : généralisation du thème en *r* ou du thème en *n* ; thématization d'un des deux thèmes, suffixation d'un des deux thèmes ; remplacement par un autre nom.

Parmi les neutres hétéroclitiques que l'on peut reconstruire, plusieurs appartiennent à la classe des noms de partie du corps : *\*h<sub>1</sub>óuHd<sup>h</sup><sub>r</sub>* « mamelle », *\*pet(h<sub>2</sub>)<sub>r</sub>* « aile », *\*dhén<sub>r</sub>* « paume », *\*(l)jék<sup>u</sup><sub>r</sub>* « foie », *\*(H)étr* (?) « viscères », *\*h<sub>1</sub>ésh<sub>2</sub><sub>r</sub>* « sang », *\*s(h<sub>2</sub>)néh<sub>1</sub>u<sub>r</sub>* « tendon », *\*píHu<sub>r</sub>* « graisse », *\*só<sup>k</sup><sub>r</sub>* et *\*kók<sup>u</sup><sub>r</sub>* « excréments ». Il ne serait donc pas étonnant que les noms de la « main » soient d'anciens neutres hétéroclitiques. Et il semble bien que cela soit le cas ; en effet, il paraît possible de reconstruire deux noms de la « main » en indo-européen : *\*ǵhés<sub>r</sub>*, *\*ǵhesnés*, n. et *\*méh<sub>2</sub><sub>r</sub>*, *\*mh<sub>2</sub>nés*, n.

Les désignations de la « main », du fait qu'elle sert à tuer, à prier, à envoyer des sorts, etc., sont sujettes au tabou. Ainsi, les termes anciens ont disparu et été remplacés dans plusieurs familles de langues (balto-slave, germanique, celtique) ; en indo-iranien, *\*ǵhés<sub>r</sub>* a été modifié au moyen d'un suffixe différent. Dans les autres familles de langue comme en indo-iranien, un seul des deux termes a été conservé : l'italique<sup>111</sup>, le germanique sous une forme dérivée et le celtique dans des dérivés de sens différent ont conservés *\*méh<sub>2</sub><sub>r</sub>*, tandis que l'arménien, l'albanais, le hittite, le tokharien et le grec ont conservé *\*ǵhés<sub>r</sub>*.

La raison pour laquelle il y aurait eu deux noms différents en indo-européen pour désigner la « main » n'est pas tout à fait évidente. Le fait que dans aucune des langues attestées, les deux noms n'apparaissent côte à côte ne permet pas de dégager précisément les différences de sens et d'emploi qui pouvaient les opposer. Néanmoins, certains emplois en latin et en germanique laissent entendre que *\*méh<sub>2</sub><sub>r</sub>* avait un caractère institutionnel que ne semble pas connaître *\*ǵhés<sub>r</sub>*. Ceci, avec le fait que le grec a conservé *ἄωρο* et *πῦρ* à côté de *χείρ* tandis que le latin a conservé *aqua* et *ignis* à côté de *manus*, invite à faire entrer les deux noms de la « main » dans une dichotomie commun vs.

---

<sup>111</sup> Le latin en tout cas. L'osco-ombrien avait peut-être conservé *\*ǵhés<sub>r</sub>* qui aurait été emprunté sous la forme *(h)ir* en latin. Les formes en *man-* en osco-ombrien pourraient être des emprunts au latin.

institutionnel, voire religieux. Les différentes langues n'auraient ensuite conservé qu'un des deux termes de l'opposition par souci d'économie ou sous l'effet d'un tabou.

En grec, la forme héritée est *χείρ, χειρός*, f. Elle désigne la « main », mais aussi le « bras », tout comme *πούς, ποδός*, m. désigne le « pied », mais aussi la « jambe ». *χείρ* est en rapport d'hyponymie avec les autres termes du champ lexical de la « main » et du « bras ».

Les deux noms de la « paume » en grec, *θέναρ* et *παλάμη*, semblent être des héritages de l'indo-européen ; le fait est assuré pour *παλάμη* qui connaît des correspondants dans de nombreuses autres langues apparentées, tandis que *θέναρ* ne connaît qu'un correspondant, à savoir vha. *tenar*. Toutefois, la classe, dans laquelle il entre, semble lui assurer une certaine antiquité. Cette classe, les neutres hétéroclitiques en *r/n*, pourrait aussi être celle de *παλάμη*, car des dérivés en *n* invitent à reconstruire un ancien neutre *\*πάλαμα* qui présenterait le thème en *n* généralisé d'un plus ancien neutre en *\*-mī/n*. Les racines des deux termes expriment la notion de « plat ». En grec la différence se situe dans le champ de leurs emplois : *θέναρ* est un terme d'anatomie assez rare qui sert dans l'*Iliade* à situer l'endroit d'une blessure, alors que *παλάμη* est un terme poétique devenu presque synonyme de *χείρ*, mais qui désigne la « main » principalement quand elle tient quelque chose. Le fait que *παλάμη* semble avoir été personnifié et que *θέναρ* a conservé son genre inanimé, pourrait amener à faire entrer ces deux termes dans le même réseau d'oppositions envisageable pour les deux noms de la « main ». Il serait intéressant pour mettre à l'épreuve cette hypothèse de comparer vha. *folma* et *tenar*. Et de même, une étude approfondie des noms de la « main » dans toutes les langues indo-européennes permettrait sans doute de mieux cerner les raisons qui ont amené le besoin d'avoir deux noms pour désigner la « main » et les relations entre les deux termes.

# Bibliographie :

Abréviations :

*ALMA* : *Archivum Latinitatis Medii Aevi*

*BSL* : *Bulletin de la société de Linguistique de Paris*

*CTL* : *Current Trends in Linguistics*

*HS* : *Historische Sprachforschung*

*IF* : *Indogermanische Forschungen*

*JIES* : *Journal of Indo-European Studies*

*KZ* : (*Kuhns*) *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*

*MSL* : *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*

*MSS* : *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*

*REG* : *Revue des études grecques*

ANDRÉ, Jacques (1991), *Le Vocabulaire latin de l'anatomie*, Paris.

BADER, Françoise (1974), *Suffixes grecs en -m- : Recherches comparatives sur l'hétéroclisie nominale*, Genève / Paris.

BAILEY, Charles-James N. (1969), *Inflectional Pattern of Indo-European Nouns*, Chicago.

BEEKES, Robert S. P. (1969), *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, The Hague / Paris.

BEEKES, Robert S. P. (1985), *The Origins of the Indo-European Nominal Inflection*, Innsbruck.

BEEKES, Robert S. P. (1990), « Wackernagel's explanation of the lengthened grade », in Heiner Eichner / Helmut Rix (éd.), *Sprachwissenschaft und Philologie*, Wiesbaden.

BEEKES, Robert S. P. (1995), *Comparative Indo-European Linguistics : An Introduction*, Amsterdam / Philadelphia.

BENVENISTE, Emile (1956), « Analyse d'un vocable primaire : indo-européen *\*bhāghu-* « bras » », *BSL* 52, pp. 60-71.

BENVENISTE, Emile (1962), « Les substantifs en *-ant* du hittite », *BSL* 57, pp. 44-51.

BENVENISTE, Emile (1969), *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* (2 vol.), Paris.

BENVENISTE, Emile (1973), *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, [1935].

BJÖRCK, Gudmund (1937), « Πείραξ », in *Mélanges Emile Boisacq*, Bruxelles, pp. 143-148.

BLANC, Alain (1992), « La distribution des biens et des maux : εὐμαρής et la racine *\*smer-* », *REG* 105, pp. 548-556.

- BONFANTE, Giuliano (1939), « Etudes sur le tabou dans les langues indo-européennes », in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, pp. 195-207.
- BONFANTE, Giuliano (1956), « Nota sui nomi indoeuropei delle parti del corpo in latino », in *Homages à Max Niedermann*, Bruxelles, pp. 71-81.
- BRUGMANN, Karl (1967), *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* (9 vol.), Berlin / Leipzig, [1886-1900].
- CHANTRAINE, Pierre (1979), *La Formation des noms en grec ancien*, Paris, [1933].
- CHANTRAINE, Pierre (1999), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots (= DELG)* (nouv. éd. avec supplément), Paris, [1968-1980].
- CHANTRAINE, Pierre (2002), *Morphologie historique du grec*, Paris, [<sup>1</sup>1945, <sup>2</sup>1961].
- DENY, Jean (1937), « Turc *kol-ay* (cf. grec *εὐ-χερής*) et la famille des mots en *-ey(-ay)* », in *Mélanges Emile Boisacq*, Bruxelles, pp. 295-312.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, Jacques (1938), « Hittite *kessar* « main », indo-iranien *\*zhasta-* et leurs correspondants », *BSL* 39, pp. 211-221.
- EICHNER, Heiner (1973), « Die Etymologie von heth. *mehur* », *MSS* 31, pp. 53-107.
- ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine (2001), *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots (= DELL)* (4<sup>e</sup> éd. augmentée), Paris [1932].
- ERNOUT, Alfred (1954), « Elimination des noms en *-r/n-* », in *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, pp. 117-149.
- EULER, Wolfram (1979), *Indoiranisch-griechische Gemeinsamkeiten der Nominalbildung und deren indogermanische Grundlagen*, Innsbruck, pp. 243-244.
- FORSSMAN, Bernhard (1966), *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden, pp. 135-140.
- FRANCESCHINI, Ezio (1951-1952), « Ir = *vola manus* », *ALMA* 22, pp. 17-32.
- FRAENKEL, Ernst (1909), « Zur Frage der idg. *r-n*-Stämme », *KZ* 42, pp. 114-127.
- GROSS, Karl (1970), « Götterhand und Menschenhand im homerischen Epos », *Gymnasium* 77, pp. 365-375.
- HAMP, Eric P. (1982), « 'Arm, Shoulder' », *JIES* 10, pp. 187-189.
- HAMP, Eric P. (1983-1984), « Final *\*liquid + laryngeal* in Greek », *Glossologia* 2-3, pp. 163-168.
- HAMP, Eric P. (1990), « The Germanic *r*-stem nominative singular », *HS* 103, pp. 102-3.
- HATZIDAKIS, Georgios N. (1932), « Alt- und Neugriechisches. I. *Χεῖρ – χερσός – χερσί – χερσῶν – χέρου(ον)* », *Glotta* 20, pp. 54-56.
- HAUDRY, Jean (1975), « Hypothèses sur l'origine des infinitifs en grec ancien », *BSL* 70, pp. 115-136.

- HAUDRY, Jean (1977), *L'Emploi des cas en védique. Introduction à l'étude des cas en indo-européen*, Lyon.
- HAUDRY, Jean (1980), « La « syntaxe des désinences » en indo-européen », *BSL* 75, pp. 131-166.
- HAUDRY, Jean (1982), *Préhistoire de la flexion nominale indo-européenne*, Lyon, pp. 52-63.
- HAVERS, Wilhelm (1946), *Neuere Literatur zum Sprachtabu*, Wien.
- KIECKERS, Ernst (1923), « Zur griechischen Deklination », *IF*41, p. 184
- KRETSCHMER, Paul (1882), « Indogermanisch accent- und lautstudien », *KZ*31, pp. 325-472.
- LAROCHE, Emmanuel (1962), « Un « ergatif » en indo-européen d'Asie Mineure », *BSL* 57, pp. 23-43.
- LAROCHE, Emmanuel (1963), « Etudes lexicales et étymologiques sur le hittite », *BSL* 58, pp. 58-80.
- LEHMANN, Winfred P. (1958), « On earlier stages of the Indo-European nominal inflection », *Language* 34, pp. 179-202.
- LEJEUNE, Michel (2005), *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, [1972].
- Lexikon der indogermanischen Verben (LIV)* (2001), Wiesbaden.
- LINDEMAN, Fredrik Otto (1986), « Anatolien et indo-européen : Addendum à *BSL* 57, 23 sqq. », *BSL* 81, pp. 369-373.
- Lexikon des frühgriechischen Epos* (1955- ), Göttingen.
- MALAMOUD, Charles (1974), « Sur deux noms védiques de la « peau », *BSL* 69, pp. 73-83.
- MARKEY, Thomas L. (1985), « The grammaticalization and institutionalization of Indo-European *hand* », *JIES* 12, pp. 261-292.
- MARTINET, André (1985), « La phonétique des mots « expressifs ». Le cas d'éponge », *Glossologia* 4, pp. 7-12.
- MARTINET, André (1987), « Des prénasalisées en indo-européen ? », in *Studies in Greek Linguistics*, Thessaloniki, pp. 25-34.
- MARTINET, André (1988), « Prenasalization in Proto-Indo-European », *Belgian Journal of Linguistics* 3, pp. 47-51.
- MARTINET, André (1991), « Finales nasales mobiles et prénasalisées indo-européennes », *BSL* 86, pp. 361-5.
- MARTINET, André (1994), *Des steppes aux océans : L'indo-européen et les « Indo-Européens »*, Paris, [1986].
- MAYRHOFER, Manfred (1992-1996-2001), *Etymologisches Wörterbuch des Altindoeuropäischen (= EWAia)* (3 vol.), Heidelberg.
- MEIER-BRÜGGER, Michael (1992), *Griechische Sprachwissenschaft* (2 vol.), Berlin / New York.
- MEIER-BRÜGGER (2003), Michael, *Indo-European Linguistics*, Berlin / New York.

- MEILLET, Antoine (1920), « Les noms du « feu » et de l'« eau » et la question du genre », *MSL* 21, pp. 249-256.
- MEILLET, Antoine (1931), « Essai de chronologie des langues indo-européennes. La théorie du féminin », *BSL* 32, pp. 1-28.
- MEILLET, Antoine (1982a), « La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes », in *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève / Paris, [1921], pp. 211-229.
- MEILLET, Antoine (1982b), « Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes », in *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève / Paris, [1921], pp. 281-291.
- MEILLET, Antoine et VENDRYES Joseph (1979), *Traité de grammaire comparée des langues classiques* (5<sup>e</sup> éd.), Paris, [1924].
- MÜLLER, Dietram (1974), *Handwerk und Sprache*, Meisenheim am Glan.
- NEU, Erich (1982), « Hethitisch /r/ im Wortauslaut », in Johann Tischler (éd.), *Serta Indogermanica. Festschrift für Günter Neumann zum 60. Geburtstag*, Innsbruck, pp.205-225.
- OETTINGER, Norbert (1982), « Die Dentalerweiterung von *n*-Stämmen und Heteroklitika im Griechischen, Anatolischen und Altindischen », in Johann Tischler (éd.), *Serta Indogermanica. Festschrift für Günter Neumann zum 60. Geburtstag*, Innsbruck, pp. 233-245.
- OSTHOFF, Hermann et BRUGMANN, Karl (1974), *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* 2 vol. (vol. 1 : parties 1, 2, 3 ; vol. 2 : parties 4, 5), Hildesheim / New York, [1878-1890].
- PEDERSEN, Holger (1893), « *r-n*-Stämme. Studien über den Stammwechsel in der Declination der idg. Nomina », *KZ* 32, pp. 240-272.
- PENCHOEN, Thomas (1968), « La glottochronologie », in *Le Langage* (dir. A. Martinet), Paris, pp. 865-884.
- PETERSEN, Herbert (1921), *Studien über die Indogermanische Heteroklisis*, Lund.
- POKORNY, Julius (1959-1969), *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (2 vol.), München / Bern, 1959-1969.
- RISCH, Ernst (1974), *Wortbildung der homerischen Sprache* (2<sup>e</sup> éd.), Berlin / Leipzig, [1937].
- RIX, Helmut (1965), « Lat. *iecur, iocineris* », *MSS* 18, pp. 79-92.
- RIX, Helmut (1976), *Historische Grammatik des Griechischen*, Darmstadt.
- SANDOZ, Claude (2005), « Créativité lexicale et tabou », in *Travaux de linguistique*, Cahiers de l'ILSL 19, Lausanne (article de 1983).
- SAUSSURE, Ferdinand de (1968), *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Hildesheim, [1879].

- SCHINDLER, Jochem (1967), « Tocharische Miscellen », *IF*72, pp. 239-249.
- SCHINDLER, Jochem (1975), « L'apophonie des thèmes indo-européens en -r/n », *BSL* 70, pp. 1-10.
- SCHMIDT, Johannes (1980), *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, Hildesheim / New York, [1889].
- SCHWYZER, Eduard (1939), *Griechische Grammatik*, München.
- SHIELDS Jr., Kenneth (1978), « Some remarks concerning early Indo-European nominal inflection », *JIES*6, pp. 185-210.
- SHIELDS Jr., Kenneth (1979), « More on early Indo-European nominal inflection : The origin of the -r/-n-Stems », *JIES*7, pp. 213-226.
- SHIELDS Jr., Kenneth (1982), *Indo-European Noun Inflection : A Developmental History*, University Park / London.
- SOLMSEN, Felix (1909), « ἀγροστός », in *Beiträge zur griechischen Wortforschung*, Strassburg, pp. 1-24.
- STARKE, Frank (1990), *Untersuchung zur Nominalbildung des keilschrift-luwischen Nomens*, Wiesbaden.
- STRUNK, Klaus (1985), « Flexionskategorien mit akrostatischem Akzent und die sigmatischen Aoriste », in *Grammatische Kategorien*, Wiesbaden, pp. 490-514.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1956a), in *Proceedings of the Seventh International Congress of Linguists*, London, pp. 523-527.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1956b), « Latin *rēs* and the Indo-European long-diphthong stem nouns », *KZ*73, pp. 167-202.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1972), « Comparative Linguistics », *CTL*9, pp. 119-195.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1975), « Rekonstruktion in der indogermanischen Flexion : Prinzipien und Probleme », *Akten der V. Fachtagung der indogermanischen Gesellschaft*, pp. 325-45.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1982), *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft II*, Heidelberg, p. 125.
- SZEMERENYI, Oswald J. L. (1999), *Introduction to Indo-European Linguistics*, Oxford.
- TCHEKHOFF, Claude (1978), « Le double cas-sujet des inanimés : un archaïsme de la syntaxe hittite ? », *BSL* 73, pp. 225-241.
- TCHEKHOFF (1980), Claude, « Autour de l'ergatif : réflexions méthodologiques », *BSL* 75, pp. 69-93.
- THURNEYSEN, Rudolf (1921), « Alte Probleme », *IF*39, pp. 189-202.
- UNTERMANN, Jürgen (2000), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg.
- VAILLANT, André (1936), « L'ergatif indo-européen », *BSL* 37, pp. 93-108.

- VANSEVEREN, Sylvie (1999), « Thèmes en \*-r/-n, « locatif sans désinence » et histoire de la flexion nominale », *IF* 104, pp. 110-119.
- VENDRYES, Joseph (1913), « La famille de latin *mundus* « monde » », *BSL* 18, pp. 305-310.
- WACKERNAGEL, Jakob et DEBRUNNER, Albert (1896-1954), *Altindische Grammatik*, Göttingen.
- WACHTER, Rudolf (1997), « Das indogermanische Wort für 'Sonne' und die angebliche Gruppe der l/n-Heteroklitika », *HS* 110, pp. 4-20.
- WAKELIN, Martyn F. (1974), « New light on IE *r/n* stems in Germanic ? », *Studia Linguistica* 28, pp. 109-111.
- WATKINS, Calvert (1972), « Une désignation indo-européenne de l'eau », *BSL* 67, pp. 39-46.
- WATKINS, Calvert (1975), « La famille indo-européenne de grec ὄρεσις : linguistique, poétique et mythologie », *BSL* 70, pp. 11-26.